

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

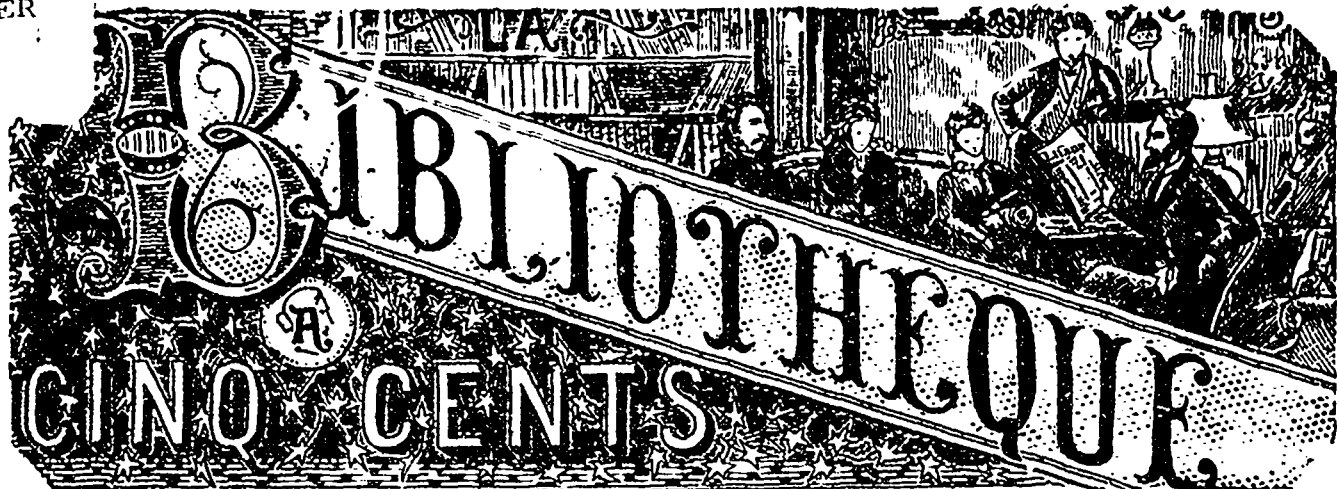
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

PER



Publiée et imprimée par Poirier, Bessette & Cie, 518 Rue Craig

Vol. XIV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 9 MARS 1893.

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 22

# LES YEUX D'UNE FEMME

DIX-SEPTIÈME SÉRIE DE "JEAN LOUP"



—Je comprends ! Vous me changez de prison ; celle-ci ne vous paraît plus assez sûre. (page 515.)

# La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 CENTS

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jendis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & Cie,**

EDITEURS-PROPRIÉTEURS

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 9 MARS 1893.

## DE TOUT UN PEU

Le Pape a donné audience hier à 8,000 pèlerins.

On croit que d'ici à douze mois nos échevins feront une excursion à Paris.

Un grand manufacturier, disposant d'un capital de \$150,000 doit s'établir à St-Jérôme.

L'Assemblée législative de Québec a refusé de réduire l'indemnité des députés de \$800 à 500.

On dit que l'honorable M. Laurier visitera l'été prochain le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest.

On dit qu'un journal libéral sera sous peu publié à Sorel. Ce journal sera l'organe de M. Bruneau, député de Richelieu.

La Compagnie du Richelieu va aménager deux de ses meilleurs bateaux, qui voyageront entre Montréal et Chicago durant l'Exposition.

Le *Trifluvien* croit que les réformes dans l'administration de la justice proposées par le gouvernement de Québec souleveront de vives discussions.

Trois cents vendeurs de boissons enivrantes viennent d'être traduits devant la cour de Bangor. Le Maine est un Etat prohibitionniste, cela explique tout.

Les dépêches de Londres nous annoncent que M. Blake a fait un grand discours à la chambre des Communes anglaise sur le projet de *Home Rule* de M. Gladstone.

M. James W. Russell, gouverneur de l'Etat du Massachusetts a accepté le poste de secrétaire du département de la marine dans le cabinet du président Cleveland.

L'honorable M. Tupper a quitté Londres hier pour Paris afin d'être présent à l'ouverture des séances de la commission chargée d'étudier la question de la mer de Behring.

Dans l'Alabama on a extrait en 1892, 5,272,000 tonnes de charbon bitumineux, c'est une augmentation de 22 pour cent sur l'année 1891, pendant laquelle on n'avait extrait que 4,300,000 tonnes.

Sir Hector Langevin demande au gouvernement copie des questions et des sujets soumis aux candidats qui se sont présentés pour les examens préliminaires ou de qualification, ou pour les deux, lors du dernier examen pour le service civil.

La législature de l'île Jersey, après de vifs débats, a adopté une résolution interdisant l'usage de la langue anglaise dans les séances de l'assemblée. La majorité des membres de la Chambre a déclaré que le français était la langue officielle du pays et qu'il n'existait aucune raison pour modifier l'ordre de choses actuel.

L'an dernier la législature de l'île du Prince Edouard adoptait un acte pour abolir le conseil législatif de cette province. Le lieutenant-gouverneur ne voulut pas sanctionner cette loi, ayant des doutes sur son autorité pour le faire. L'acte fut envoyé à Ottawa afin d'y obtenir la sanction du gouverneur général. Ce fut encore sans succès, car le bill a été renvoyé au gouvernement de l'île du Prince Edouard sans la signature de Son Excellence.

Dans le grand monde, en Russie, il y a eu un mariage select. L'aide de camp du régiment des cosaques de la garde, le jeune comte Grabbe, a épousé la princesse Obolensky, demoiselle d'honneur de l'Impératrice. Les grands ducs et les grandes duchesses ainsi que les personnes de la Cour ont assisté à ce mariage. On sait que depuis deux ans à peu près le Tsar s'est réservé le droit, qui tient à ses prérogatives de chef de famille autant qu'à la toute puissance du souverain, de permettre ou de défendre aux membres de la famille impériale d'assister aux noces auxquelles les grands ducs et les grandes duchesses sont souvent instamment conviés. Les noces du comte Grabbe n'ont pas eu à craindre un veto du Tsar, la jeune mariée a reçu un magnifique bijou en présent de l'impératrice.

On mande de Rio-de-Janeiro qu'un mouvement d'opinion en faveur de l'immigration des Chinois paraît prendre de l'extension. De toute part, dans le district fédéral, dans les Etats de Rio de Janeiro, S. Paulo, Minas Geraes, Espirito Santo et autres pays de la canne et du café, des compagnies, syndicats, sociétés, associations, s'organisent pour favoriser les travailleurs asiatiques.

Toutefois l'organisation de l'immigration européenne n'est pas négligée par le gouvernement brésilien qui vient de nommer surintendant général de ce service, en Europe, M. Alcindo Guaoabara, qui résidera à Bruxelles, le gouvernement français étant opposé à l'émigration de ses nationaux au Brésil.

Les journaux de Berlin rapportent que la commission du budget du reichstag a repoussé les crédits de 18 millions pour la construction d'un grand cuirassé, de 6½ millions, pour deux autres cuirassés, de 5½ millions, pour une corvette de 2½ millions, pour un croiseur, et un aviso; elle a voté 1½ million pour un croiseur, 1,500,000 marcs pour un aviso, 923,000 marcs pour huit torpilleurs.

L'amiral Hollmann, ministre de la marine a fait au cours de la discussion, d'intéressantes déclarations au sujet de l'augmentation considérable projetée des forces navales. Un grand cuirassé, pour lequel la commission n'a pas voulu voter le crédit nécessaire devait être suivi de cinq autres cuirassés, revenant en chiffres ronds, à chacun vingt millions de marcs. Ces cuirassés étaient destinés à remplacer cinq cuirassés anciens destinés à remplacer cinq cuirassés ancien modèle. Il s'agit donc d'une somme de cent millions de marcs que le gouvernement avait l'intention de demander au reichstag d'ici à 1897, pour la construction de grands cuirassés.

## A ROME

Le Souverain-Pontife, à l'occasion de ses fêtes jubilaires, reçoit toujours de nombreux pèlerinages nationaux, et les présents des souverains.

L'empereur d'Autriche vient de faire remettre, par l'entremise de son ambassadeur, une croix pectorale d'or, parcourue de la base à la cime par incrustation de diamants, de rubis et d'émeraudes, figurant une élégante branche de laurier fleuri. Cette croix est estimée à \$120,000.

D'autre part, le sultan de Turquie vient d'envoyer le patriarche d'Arménie, Mgr Azarian, au Souverain-Pontife. Le prélat oriental est porteur d'une lettre de félicitation du sultan au Pape, et d'une autre tabatière, car c'est la seconde qu'il envoie au Souverain-Pontife.

Il est vrai que Léon XIII aspire une grande quantité de tabac. C'est une coutume fort commune parmi les hauts personnages ecclésiastiques en Europe, non de fumer, mais d'aspirer du tabac en poudre. Pour eux, le cigare est à l'Index, la pipe une horreur; mais la tabatière est un meuble de poche absolument indispensable, et je crois qu'un grand nombre de prélats romains, s'ils n'étaient retenus par la sainte charité, s'écrieraient en savourant leur prise: "Et qui vit sans tabac est indigne de vivre," vieil anathème poétique prononcé il y a trois siècles par Thomas Corneille, alors poète favori du cardinal Richelieu.

## UN ROMAN DE LA VIE RÉELLE

On annonce de Mascoutab, comté de Saint Clair (Illinois), le retour dans cette ville d'un nommé Simon Hayes que l'on supposait avoir été tué pendant la guerre de sécession.

Hayes s'était marié, il y a trente ans, avec miss Elizabeth Hayward, fille d'un riche fermier du comté de Saint Claire. Lorsque la guerre a éclaté, le jeune Hayes, abandonnant sa femme, s'est engagé dans le 3e régiment de l'Iowa et, un jour de bataille, il fut si grièvement blessé qu'on le compta parmi les tués. Sa femme le croyant mort s'est remariée peu après et a perdu son second mari, il y a quelques années. Cependant Hayes n'était pas mort, et, après la guerre, il était allé chercher fortune dans l'Utah. Il est revenu, ces jours-ci, comme nous l'avons dit, dans l'Illinois, et ayant retrouvé sa femme, il vient de se remarier avec elle.

## CAPTURE D'UN MEURTRIER

John MacCaffrey, un jeune ouvrier typographe, qui, étant ivre, a essayé de tuer et a très grièvement blessé mercredi soir à Brooklyn, d'un coup de revolver, une jeune fille de dix neuf ans du nom de Sarah Duffy a été découvert vers quatre heures du matin, à l'Everett House dans Barclay street, à New York, où il s'était réfugié.

MacCaffrey, qui était employé dans les ateliers de l'American Bank Note Company, à New-York, devait se marier avec Sarah Duffy. Mais, comme il a perdu récemment sa place, par suite de ses excès de boissons, la jeune fille n'a pas voulu l'épouser jusqu'à ce qu'il eût trouvé un autre emploi.

Le jeune ivrogne a déclaré alors à diverses personnes "qu'il se marierait avec sa Sarah ou qu'il se ferait pendre pour elle," et il est allé retirer son revolver qu'il avait mis en gage chez un prêteur. Ayant rencontré mercredi soir la jeune fille, qui allait voir une de ses amies dans Hudson avenue, à Brooklyn, MacCaffrey l'a suivie et l'a mise en demeure de l'épouser, et sur un nouveau refus, lui a tiré deux coups de revolver, et s'est enfui. Atteint par les deux balles, Sarah a été transportée à l'hôpital où son état est considéré comme très critique.

Quant à MacCaffrey, il a été reconduit à Brooklyn après son arrestation, et écorché jusqu'à plus ample informé à la prison de Raymond street.

## LE ROI MILAN

On mande de Belgrade que la reine Nathalie a écrit de Biarritz à M. Stewa Pepowitch, l'ancien ministre des cultes, lui annonçant que sa réconciliation avec le roi Milan ne sera parfaite que le jour où celui-ci aura réglé sa situation, il n'est, en effet, actuellement considéré ni comme sujet serbe, ni comme membre de la dynastie royale. La reine ajoute qu'elle n'a pas, pour le moment, l'intention de revenir en Serbie.

Les journaux font remarquer que la "réconciliation" n'aura pas que des avantages pour le roi Milan; Mlle Subra, la danseuse parisienne bien connue, a introduit le 31 janvier, devant le tribunal civil de la Seine, une action par laquelle elle réclame le remboursement immédiat d'une somme de 250,000 francs et une garantie pour d'autres sommes d'argent à elle dues par l'ex roi sur les propriétés mobilières et immobilières que celui-ci posséderait en France.

Le cabinet serbe a été avisé de cette affaire, mais il est probable qu'il jugera toute intervention impossible.

## POUR LES FEMMES

Le projet d'une société de bienfaisance pour les femmes nous paraît à la veille de devenir une réalité. La chroniqueuse, *Jeanne l'Etoile*, qui l'a lancé reçoit de toutes parts et surtout de hauts lieux des lettres d'approbation et d'encouragements. Nous venons de les lire, nous les publions avec bonheur si l'espace ne nous faisait défaut.

Bientôt une ébauche de constitution et de règlements sera soumise à un petit comité; après les retouches nécessaires, le public sera mis au courant et l'œuvre lancée.

La BIBLIOTHÈQUE tiendra ses lectrices renseignées sur tout ce qui s'y rapportera.

## L'AMOUR CONJUGAL

—Alors, votre opinion est que tous les maris battent plus ou moins leur femme?

—Oui.

—Eh bien! je vous avoue que je n'ai jamais eu l'idée de battre la mienne.

—C'est donc un ange de douceur?

—Non... au contraire. Mais elle est beaucoup plus forte que moi.

## QUERELLE CONJUGALE

—Vous êtes insupportable, madame!

—Et vous donc?

—Toujours hérissée comme un chardon!

—Si j'étais un chardon, vous m'auriez déjà mangé!

## PETIT DICTIONNAIRE FIN-DE-SIÈCLE

Billet de banque.—Galette feuilletée.

Cor.—Objet également désagréable, qu'il soit à notre pied ou à la bouche d'un autre.

Gifles.—Donations entre vifs.

Parlementarisme.—Babel et babil.

Intrigante.—Comédienne qui joue toujours à son bénéfice.

Oignon.—Odeur qu'on retrouve dans les larmes de bien des gens.

Amitié.—Sentiment nommé jadis, non sans cause, un commerce.

Héritage.—Sac où l'on trouve autant de vieux écus que d'amis nouveaux.

Pouvoir (le).—But où, presque toujours, on arrive plus vite à quatre pattes que bobout.

Rond de cuir.—Auréole administrative.

## BULLETIN

En vertu d'un ordre en conseil, passé vendredi dernier, tout le bétail qui entrera désormais au Canada par quelque point que ce soit de la frontière, devra subir une quarantaine de quatre-vingt-dix jours. Cette mesure aura sans doute pour effet de faire révoquer les arrêtés pris contre le bétail canadien en Angleterre, puisque le principal grief contre nous était que nous recevions des animaux de contrées contaminées aux Etats-Unis.

Les députés irlandais, sauf quelques parnelliistes, approuvent le bill du Home Rule, présenté par M. Gladstone. Une circulaire demandant des secours en argent aux colons nationaux établis au Canada, aux Etats-Unis et en Australie, vient d'être lancée par les chefs irlandais. Parmi les signataires, on lit le nom de l'hon. Ed. Blake.

Le cablegramme suivant vient d'être reçu de Londres par le bureau de la Fédération Nationale Irlandaise :

"Je suis heureux de vous informer que le nouveau projet de loi de Home Rule de M. Gladstone offre à l'Irlande une constitution meilleure et plus démocratique que celle contenue dans son projet de loi de 1886. Le parti national a cordialement accepté les provisions constitutionnelles du bill et le sentiment ici est que le gouvernement libéral est assez fort pour faire adopter son projet par le parlement. — JUSTIN MCCARTHY."

À Paris, l'agitation révolutionnaire commence déjà en vue du 1er Mai. Les anarchistes n'ont pas voulu se laisser devancer par les associationalistes, et ils ont placardé, dans la 11e, 19e et 20e arrondissement, des affiches, portant comme titre : *Manifeste des dynamiteurs*, que la police a lacérées immédiatement.

Une première réunion du comité de la manifestation du 1er mai a eu lieu à la salle Léger, rue du Temple. Les délégués des différents groupes et syndicats ont procédé à la validation des pouvoirs et à la nomination de la commission exécutive. La cotisation a été fixée à deux francs.

Justin McCarthy et plusieurs autres des chefs du mouvement national en Irlande font un chaleureux appel à la nation irlandaise. "Le moment, disent-ils, est d'une suprême importance, mais l'Irlande n'obtiendra sa autonomie que si les Irlandais savent montrer un général courage en argent et en sympathies à ses défenseurs.

La Porte vient de nommer Osman Pacha comme commissaire turc en Egypte, en remplacement de Moukhtar Pacha qui est rappelé. Ce changement est de nature à plaire à l'Angleterre qui considérait Moukhtar Pacha comme étant le principal instigateur des intrigues dirigées contre les Anglais en Egypte.

On sait que les relations qui ont existé entre M. de Freycinet et le docteur Cornélius Herz, relations refroidies, d'ailleurs. Pourquoi ? Nous le donnons en mille à deviner.

Parce que le docteur Cornélius Herz aurait voulu recevoir, pour couronner sa belle carrière, la grand'croix de la Légion d'Honneur.

M. de Freycinet s'était permis de trouver, cette fois, qu'il ne pouvait aller jusque-là. D'où la rupture.

Histoire vraie, absolument vraie.

Mgr Satolli, le délégué du Pape aux Etats Unis prend actuellement des leçons d'anglais sous la direction de Mgr Keane, de l'Université de Washington. On sait que Mgr Satolli ne parle que le latin et l'Italien. Il paraît que le mot anglais qu'il a pu bien prononcer est le mot "awful," pour qualifier les curieuses méthodes américaines "d'interviewer," les gens.

Il s'est formé un parlement-école au Collège St-Joseph de Memracook, et professeurs et élèves discutent selon les règles parlementaires les grandes questions qui agitent l'opinion. Il n'y a que deux ou trois semaines que le parlement existe, et l'on en est déjà rendu au deuxième gouvernement, le premier ayant été battu sur un vote de non-confiance.

Un ouvrier habitant un village situé près de Dresde s'est fait condamner à l'amende dans des circonstances assez singulières. Devant faire inscrire à l'état civil un enfant nouveau-né, il avait imposé comme prénoms Robespierre et Danton. Sur le refus de l'officier de l'état civil, il s'est retiré et une lacune est restée dans le registre des naissances. Le jugement, confirmé en appel, porte que, dans un état chrétien et monarchique, ces prénoms ne sont pas plus admissibles que ceux de Cartouche ou de Mandrin, les légendaires brigands.

## POUR RIRE

On parlait, à la buvette du sénat, au palais du Luxembourg, du directeur le plus influent d'un ministre de la rive gauche. — C'est un homme capable, dit un sénateur des Bouches-du-Rhône, mais il faut qu'il ait un bien mauvais caractère : il ne peut pas garder un seul ministre !

Une remarque :

On dit, à tout instant, que la bêtise humaine est sans limites. Et cependant, quand vous parlez d'un homme bête, vous dites :

— Que ce malheureux est donc borné !

Un banquier, dont le caissier va de prendre la fuite avec une série de détournements ingénieux, fait insérer dans un journal l'annonce suivante :

"On demande un caissier connaissant mal la comptabilité, honnête autant que possible et paralysé des deux jambes."

Un mot d'académicien :

— À propos, monsieur, demandait une femme du monde à un immortel fraîchement élu, est-ce qu'on touche un fort traitement quand on est comme vous de l'Académie ?

— Quinze cents francs et nourri. Nous dînons beaucoup en ville.

Entre oncle et neveu :

— Mon oncle, je sens ma vocation ; je ne veux plus être avocat, je veux étudier la musique.

— Soit, mais ne viens jamais jouer dans ma cour.

Une agence matrimoniale faisait paraître l'annonce suivante :

"On demande à marier une jeune fille avec une petite tache." S'adresser, etc.

Un jeune homme (cinquante ans, par de position) se présente à l'agence.

— Quelle dot ?

— Cinq cent mille francs.

— Quelle tache ?

— Le père est député.

Le vieux jeune homme préfère s'en aller.

Un examen de 1893 :

— Voudriez-vous me citer les principaux isthmes percés pendant le dix-neuvième siècle ?

— L'isthme de Suez.

— Bien.

— L'isthme de Panama.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui, monsieur : il fut percé à jour !

# LES YEUX D'UNE FEMME.

DIX-SEPTIÈME SÉRIE DE "JEAN LOUP"

## I L'ASSOCIATION

Pendant que Carlotta cherchait par quel moyen elle pouvait mettre obstacle à la résolution désespérée de Raoul, les deux hommes, qui ne se doutaient point qu'il y avait près d'eux un auditeur invisible, continuaient leur conversation un moment interrompue.

— Je ne vous ai rien caché, monsieur Carini, dit le baron, et maintenant que vous savez tout, consentez-vous encore à me servir ?

— Heu, heu ! la situation n'est plus la même.

— Sans doute, mais...

— Dites

Il y a encore quelque chose à faire.

— Je le crois comme vous ; seulement les dangers à courir sont plus grands.

— Le triomphe n'en aura que plus de mérite.

— Vous avez réponse à tout, monsieur le baron ; enfin, je veux bien rester votre allié, disons le mot, votre complice. Toutefois, avant de parler des conditions, veuillez me dire exactement ce que vous voulez.

— Je ne veux pas que par surprise ou autrement la baronne puisse me reprendre sa fille, qui est une partie de ma force contre mes adversaires.

— C'est juste.

— Il y a donc nécessité d'enlever Henriette de l'hôtel de Simaise et de la tenir cachée en un lieu quelconque où elle sera à l'abri des tentatives que pourrait faire sa mère pour la reprendre.

— Compris.

— Il faudrait donc, dès aujourd'hui, faire disparaître Henriette.

— Je verrai si cela est possible aujourd'hui.

— Nous avons la nuit entière, monsieur Carini.

— Oui, monsieur le baron, nous avons la nuit. Voilà pour votre fille. Après ?

— Plus un ennemi est redoutable, mieux il faut être armé pour la défense et pour l'attaque. Si nous voulons tenir le marquis, le rendre impuissant contre nous et le forcer à capituler aux conditions que nous lui imposerons, il y a urgence également, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, à lui prendre son fils.

— Un autre enlèvement.

— Oui.

— Est-ce tout ce que vous voulez ?

— Pour le moment, oui.

— Que réservez-vous donc pour plus tard ?

Un feu sombre s'alluma dans les yeux du baron.

— Jamais, répondit-il, jamais, vous entendez, ma fille ne sera la femme du fils de mon frère, devrais-je, pour mettre empêchement à ce mariage, poignarder l'un ou l'autre de mes mains.

— Vous devenez féroce, monsieur le baron.

— Oui, féroce. Oh ! c'est que je les hais, ces Chamarande !

— Enfin, monsieur le baron, il ne s'agit en réalité, quant à présent, que d'une simple affaire de *chantage*.

— C'est un moyen de me faire donner ce que je ne pourrais pas obtenir autrement.

— Je partage votre manière de voir les choses.

— Ma femme et mon frère sont riches, immensément riches, il me faut ma part de leurs millions.

— A combien l'évaluez-vous, cette part ?

— Je veux la moitié ?

— Et cette moitié est de ?

— Quinze millions environ.

— C'est assez joli.

— Peut-être serai-je plus exigeant.

— Je comprends, vous verrez venir ; et comme on aura tout à craindre, car on sait de quoi vous êtes capable, on s'empresera d'accepter vos conditions, si dures qu'elles soient. Mais arrêtons-nous à ce chiffre de quinze millions.

Maintenant, monsieur le baron, parlons, s'il vous plaît, de nos conditions. Dans ce monde, vous ne l'ignorez pas, on ne fait rien pour rien.

— Mon intention est de vous bien récompenser.

Carini eut un sourire singulier.

— Oh ! je n'en doute pas, répliqua-t-il ; mais quelle somme comptez-vous me donner ?

— Dites vous-même, monsieur Carini, à combien vous estimez vos services.

— Vous ne pouviez mieux répondre, monsieur le baron. Alors, pas de gêne entre nous, n'est-ce pas ? Je deviens votre associé dans l'affaire ?

— Naturellement.

— Eh bien, nous partagerons les bénéfices.

Le baron fit un bond sur son siège et regarda Carini avec stupeur.

Il était suffoqué.

— Quoi ! fit-il, vous... vous voulez...

— Je veux la moitié !

— Mais, monsieur Carini...

— Oh ! on ne marchandait pas avec moi, monsieur le baron ; du reste, je ne me montre pas plus exigeant que vous : vous voulez la moitié des fortunes réunies de votre frère et de votre femme, soit, d'après vos calculs, quinze millions ; eh bien, moi je veux la moitié des quinze millions ; c'est à prendre ou à laisser.

Le baron, stupéfait d'une pareille exigence, restait sans voix comme pétrifié.

— Monsieur de Simaise, reprit Carini, si vous êtes ici c'est que vous avez besoin de moi, sans moi, en effet, vous ne pouvez rien, et, par les cornes du diable, vous hésitez... Je vous le répète, c'est à prendre ou à laisser ; répondez donc et vite, oui ou non.

— Oui, répondit le baron au milieu d'un soupir.

Les yeux de l'Italien étincelèrent comme des escarboucles.

— Diable d'homme, fit-il avec son froid sourire, peut-on être aussi long à se décider... Allons approchez-vous, et sur ce papier écrivez...

— Quoi ?

— L'engagement que vous prenez.

— Y pensez-vous ! Écrire que je vous... Mais non, c'est impossible !

— Monsieur de Simaise, répliqua Carini avec son calme imperturbable, du moment que vous ne payez pas d'avance, il faut que j'aie un titre entre les mains.

Vous devez comprendre cela. D'ailleurs, vous n'écrirez rien qui puisse vous compromettre. Faites vite, je n'ai plus que vingt minutes à vous donner.

Il ajouta, mettant la plume entre les doigts du baron :

— Aller, je dicte :

« Je, soussigné, baron Léon de Simaise, m'engage sur l'honneur à payer à M. le comte Carini la somme de sept millions cinq cent mille francs, montant de la moitié présumée des bénéfices d'une affaire que nous entreprenons, M. le comte Carini et moi. »

— C'est tout, monsieur le baron ; maintenant, mettez la date et signez.

De Simaise fit une assez laide grimace, mais il obéit.

— Bien, très bien, fit l'Italien.

En réalité, au point de vue de la responsabilité financière, l'écrit que venait de signer le baron n'avait pas une grande valeur. Carini le savait très bien ; mais il avait voulu, par une pièce authentique, prouvant la complicité du baron, tenir

celui-ci dans sa main et forcer la famille à le ménager, au cas où la justice interviendrait.

—Et maintenant, mon cher associé, reprit l'Italien en serrant le papier dans son bureau, que diriez-vous si d'ici à demain je vous livrais le fils du marquis ?

Je dirais que vous êtes un grand magicien.

—Je ne sais pas au juste ce que je ferai ; mais attendez-vous à un joli coup de théâtre dont vos adversaires seront épouvantés.

—Décidément vous êtes un homme précieux, monsieur Carini, et Georgette a été bien inspirée en m'adressant à vous.

—Je le crois ; seulement, monsieur le baron, il nous faudra comme dans tout théâtre, payer les machinistes.

—Oui, oui, on les payera.

—Assurément, sans cela ils refuseraient de travailler ; il faut donc qu'ils soient payés d'avance.

—Eh bien, faites, faites.

—Oui, quand vous m'aurez donné l'argent.

—Combien, demandez-vous ?

—Vingt mille francs seulement.

—Vingt mille francs ! exclama le baron.

—C'est la somme nécessaire.

—Mais... mais je ne les ai pas.

—Si, si, monsieur le baron, vous les avez ; il doit même y avoir mieux que cela dans votre portefeuille ; car la nuit dernière, chez Mlle Georgette, vous avez gagné au jeu vingt-cinq mille francs.

Le baron regarda l'Italien avec stupeur.

Il se demandait pourquoi cet homme, qu'il connaissait depuis si peu de temps, pénétrait ainsi dans sa vie intime.

Carini souriait ironiquement

—Ah ! tenez, vous êtes le diable ! fit le baron ; oui, j'ai gagné vingt-cinq mille francs et je les ai dans mon portefeuille.

—J'en étais sûr.

—Et il faut que je vous donne vingt mille francs ?

—Absolument.

—Je me résigne.

—Et vous faites bien, mon cher associé.

—Mon portefeuille est dans la poche de mon pardessus, que j'ai laissé dans la pièce à côté.

Carini frappa sur un timbre.

Caracole parut.

—Le pardessus de M. le baron, dit l'Italien.

Caracole sortit et revint immédiatement, apportant le vêtement qu'il remit respectueusement au baron.

Celui-ci tira de son portefeuille vingt billets de mille francs et les tendit à l'Italien, qui les glissa lestement dans sa poche.

—L'argent, monsieur le baron, dit Carini, est la force puissante qui fait tout mouvoir. Je crois donc pouvoir vous assurer que, grâce à la somme que vous venez de me remettre, vous aurez sous peu Jean de Chamarande à votre disposition

—J'y compte.

—Ce n'est pas tout : je vous fais encore la promesse que votre fille sera guérie de son amour pour votre neveu.

—Oh ! si vous faites cela !

—Je le ferai, ou plutôt nous le ferons. Caracole, prévenez Mme la comtesse Carini que je désire lui parler à l'instant.

Caracole disparut derrière la tapisserie.

De Simaise regardait son complice avec surprise.

—Je vais vous présenter à la comtesse, dit celui-ci ; il est nécessaire que vous la connaissiez.

—Nécessaire ! répliqua le baron.

—Indispensable. D'ailleurs, elle va vous accompagner chez vous.

—Pourquoi faire ?

—Vous la présenterez à Mlle Henriette de Simaise ; c'est la comtesse qui se chargera d'emmener votre fille.

—Malgré elle ?

—Avec ou sans son consentement. Si le narcotique est nécessaire, on l'emploiera.

Carini tira de sa poche la boîte aux quatre petits flacons et reprit :

—Tenez, je vous confie mes précieux flacons, au cas où vous auriez besoin de faire usage de l'un d'eux, prenez celui qui porte la ligne longitudinale bleue, le premier du second rang dans l'écrin ; rappelez-vous bien la ligne bleue.

—Oui, oui, la ligne bleue ; du reste, je n'ai pas oublié les explications que vous m'avez données.

—Bien. Mais cachez vite cela, voici la comtesse.

Caracole avait trouvé Carlotta nouant sous son menton les brides de son chapeau.

La jeune femme, voyant avec terreur approcher l'heure de midi, était prête à sortir pour courir à l'hôtel de Simaise. Toutefois, et bien que chaque minute fût précieuse, elle suivit l'agent de Carini.

—Madame la comtesse, annonça Caracole, en écartant la tapisserie.

La jeune femme parut.

Les émotions violentes qu'elle venait de subir avaient imprimé sur son visage comme un rayonnement d'exaltation. Elle avait les traits animés et ses grands yeux noirs brillaient d'un feu sombre. Elle était si merveilleusement belle, à ce moment surtout, que le baron, saisi d'admiration, ébloui, fit un pas en arrière.

L'Italien vit l'effet produit par Carlotta sur son complice ; ses sourcils se froncèrent et il fut sur le point de renvoyer la jeune femme. Mais celle-ci, devant la pensée du jaloux, s'empressa de le rassurer, en l'enveloppant de son long regard voilé, plein de tendresse.

—Ma chère amie, dit Carini, j'ai l'honneur de vous présenter M. le baron de Simaise.

Le baron s'inclina.

—M. le baron, j'ai le plaisir de vous présenter Mme la comtesse Carini.

A ma prière, la comtesse Carini est, comme moi, disposée à vous servir.

—Monsieur le baron peut compter sur mon aide, dit Carlotta.

—Vous savez, ma chère amie, reprit Carini, ce qui a été convenu entre nous au sujet de Mlle de Simaise ?

—Parfaitement.

—Eh bien, aujourd'hui même vous allez agir ; vous voilà habillée, toute prête, cela se trouve à merveille, car vous allez partir à l'instant avec M. de Simaise.

Les yeux de Carlotta s'irradièrent et, sans la crainte de se trahir, elle aurait laissé éclater sa joie.

—Oui, oui, dit-elle, partons, partons vite.

—Ce qui concerne Mlle de Simaise vous est confié, ma chère amie ; je m'en rapporte à votre prudence et à votre habileté.

—Soyez tranquille. Est-ce que votre pendule va bien ?

—Non, elle retarde de huit minutes ; voici l'heure de la Bourse, à ma montre.

La montre marquait midi moins vingt.

—Venez, monsieur le baron, venez, dit Carlotta d'une voix agitée.

Elle lui prit vivement le bras et l'entraîna. Ils furent bientôt dans la rue.

—Avez-vous une voiture ? demanda-t-elle.

—Oui, la voici.

Carlotta s'élança dans le coupé.

Le baron y prit place à son tour, après avoir donné l'adresse au cocher.

—Brûlez le pavé ! cria Carlotta d'une voix fiévreuse.

La voiture fila au grand trot du cheval dans la direction des Champs-Élysées.

On allait vite. Malgré cela, Carlotta se plaignait de la lenteur du cheval.

—Mais nous ne marchons pas, monsieur, nous ne marchons pas, disait-elle.

—A moins d'écraser tout ce qu'il rencontrera sur son passage, madame, le cocher ne peut guère aller plus vite.

—En vérité, monsieur, j'admire votre sang-froid en cette circonstance.



—Eh ! madame, une minute plutôt, une minute plus tard, qu'importe ?

Charlotta sursauta sur le siège.

—Comment, fit-elle sans chercher à cacher son indignation, qu'importe une minute de plus ou de moins ? Mais cette minute de plus, monsieur, peut être le signal de la mort de votre fils...

Le baron eut un tressaillement de surprise.

—Quoi ! balbutia-t-il, vous... vous savez...

—Oui, je sais, je sais tout ; j'ai entendu votre conversation. Et voilà pourquoi je vous dis :

“ Une minute de plus peut être le signal de la mort de votre fils, une minute de moins et il peut être sauvé ! ”

Mais vous n'avez donc rien au cœur, monsieur ?

Le baron se mordit les lèvres. Regrettant ses paroles, il essaya de les expliquer.

—Vous vous êtes trompée, madame, sur le sens de mes paroles, dit-il ; qu'est-ce que j'ai dit ? Une heure de plus ou de moins, qu'importe ! J'ai dit cela, madame, parce que j'ai la conviction que cette minute en avance ou en retard ne changera absolument rien.

—Je ne comprends pas ; que voulez vous dire, monsieur ?

—Je veux dire que mon fils ne se tuera pas. Voyons, est-ce que je l'aurais quitté si sa résolution eut été sérieuse ?

Après une pause il ajouta :

—Est-ce que je ne tuerais, moi ?

—Vous, non, répondit-elle avec un accent dédaigneux ; mais il aurait ce courage, lui.

Et pourquoi aurait-il un courage qui me manquerait ?

—Parce qu'il voit l'existence autrement que vous, monsieur le baron ; parce que, pour votre fils, le mot “ honneur ” n'est pas vide de sens ; parce que votre fils a du cœur.

—Croyez-vous donc que je manque du cœur, moi ?

—Un peu.

—Ah ! madame, si vous saviez ce qui se passe en moi, vous verriez que vous vous trompez grandement.

Charlotta comprit que le baron faisait allusion à ses sentiments de père, et elle allait regretter de l'avoir traité un peu durement.

Il ne lui en donna pas le temps.

—Ah ! madame, continua le vieux beau d'une voix pleine de chaleur, ne pas avoir de cœur, ne pas le sentir battre près de vous, si belle, est-ce que c'est possible ?

Et il essaya de lui prendre la main.

La jeune femme se recula comme si un reptile la menaçait de sa morsure mortelle.

Ainsi, voilà quelles étaient les cyniques pensées de cet homme, de ce père au moment où son fils armait sans doute le pistolet qui allait mettre fin à ses jours.

Cependant, pour ne pas rendre le baron plus odieux qu'il ne l'était déjà, disons qu'il croyait sincèrement que son fils ne se tuerait pas. Tout le fond de son âme gangrenée était dans ces mots qui lui étaient échappés :

“ Est-ce que je me tuerais, moi ? ”

Il jugeait son fils d'après lui. N'ayant nulle envie de se donner la mort pour échapper au déshonneur public, il n'admettait pas que Raoul fût penser autrement que lui.

Sans doute, —sa vie entière le prouvait, —i. n'avait pas pour ses enfants une affection bien profonde ; toutefois, il n'était pas arrivé à l'insensibilité complète, surtout à l'égard de son fils ; et s'il se fût consolé promptement de la mort de Raoul, au moins la perspective de cette mort l'eût-elle ému.

Heureusement, pour mettre fin à la scène et calmer le colère de Charlotta, la voiture s'arrêta.

On était devant l'hôtel de Simaise.

Le marteau de l'horloge, frappant le timbre, sonna le premier coup de midi.

Aussitôt une forte détonation se fit entendre.

Charlotta poussa un cri horrible, et le baron, malgré son scepticisme, sentit son cœur se serrer.

La jeune femme ouvrit violemment la portière du coupé et

s'élança sur la chaussée. Le baron la suivit. Un coup de sonnette et la porte de l'hôtel s'ouvrit.

Le baron et Charlotta passèrent comme un éclair devant le concierge qui se demandait, regardant de tous les côtés, d'où pouvait venir cette explosion dont il venait d'entendre le bruit.

## II

## LE NARCOTIQUE

Nous avons dit comment, après s'être séparé de sa sœur, Raoul s'était retiré dans sa chambre.

L'œil fixé sur sa montre, une main appuyée sur la table, le canon du pistolet entre les dents et l'oreille tendue, il attendait fiévreusement.

Et, en attendant le premier coup de midi, il pensait à sa mère, à sa sœur et à la belle jeune fille qu'il aimait. Et il leur disait adieu dans son cœur en même temps qu'il disait adieu à la vie.

La grande aiguille de sa montre rejoignit la petite aiguille. C'était le moment suprême. Le premier coup de midi sonna à l'horloge de l'hôtel, suivi immédiatement de la détonation de l'arme à feu, qui mit en mouvement tous les domestiques épouvantés.

Raoul ne put s'empêcher de tressaillir.

Son père s'était fait justice.

Ses yeux s'illuminèrent.

—A mon tour, pensa-t-il !

Et il pressa la gâchette.

Le chien s'abattit sur la capsule. Un bruit sec, assez semblable à celui d'un petit coup de fouet, se fit entendre. La capsule seule avait fait explosion, en brûlant quelques grains de poudre.

—Malheur ! exclama le jeune homme avec un accent farouche, malheur ! Oh ! maladroite que je suis ! Pourtant, j'ai chargé les deux armes avec la même précaution, les mêmes soins !

Il s'approcha de la fenêtre afin de reconnaître pourquoi le pistolet avait raté ; il procéda à son examen avec une attention furieuse et sonda le canon.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-il ; mon pistolet a été déchargé !

Mais qui donc ?

Il promena son regard autour de la chambre.

—Ah ! voilà les balles !

Elles étaient, en effet, sur la cheminée.

—Et voilà la poudre et la bourre.

La poudre était répandue sur la plaque de marbre du foyer, et la boule de papier avait été jetée à côté.

Raoul ne chercha pas à pénétrer ce mystère ; il ne comprit qu'une chose, c'est qu'on avait voulu l'empêcher de se tuer.

Un cri de rage s'échappa de sa poitrine ; il jeta dans un coin son pistolet devenu inutile et ses yeux hagards cherchèrent autour de lui une autre arme quelconque pour se frapper.

Son épée était là, accrochée à une patère, la lame dans le fourreau.

Il poussa une exclamation de joie et bondit vers l'arme qu'il tira du fourreau avec un mouvement de fureur.

Il allait s'enfoncer la lame dans la poitrine, quand la porte s'ouvrit brusquement.

Un homme parut. C'était Landry.

Il se précipita sur Raoul et retint son bras en s'écriant :

—Arrêtez ! arrêtez !

—Ah ! fit le jeune homme avec colère et en se débattant, c'est vous qui avez déchargé mon pistolet !

—Oui, monsieur, c'est moi.

—Pourquoi, dis ? Et de quel droit ?

—Du droit d'abord qu'a tout homme d'empêcher un suicide. Ensuite, monsieur de Simaise, j'ai agi d'après les instructions que j'ai reçues de mon maître.



—Ton maître ! Lequel ?

—Mon véritable maître, monsieur Raoul.

—Mon oncle, le marquis de Chamarande ?

—Oui, monsieur Raoul, c'est votre oncle, le marquis de Chamarande qui, par ma voix, vous défend de vous tuer ; il vous ordonne de vivre.

—Vivre, vivre déshonoré ?

—Non, monsieur Raoul, non, les fautes sont personnelles.

—Les fautes, peut-être, mais non les crimes !

—Encore une fois, monsieur Raoul, vous devez vivre, non pas seulement parce que votre oncle vous l'ordonne, mais pour votre mère, pour votre sœur.

—Non, non, j'ai juré de mourir. Mon père s'est tué, je dois me tuer aussi !

—Sortez de votre erreur, monsieur Raoul, votre père ne s'est pas tué.

—Vous mentez, j'ai entendu le coup de pistolet !

—Oui, vous avez entendu un coup de pistolet ; mais c'est moi qui l'ai tiré.

—C'est faux, c'est faux ! vous calomniez mon père !

—Vous croyez cela ? Eh bien, voyez.

Le baron et Carlotta se précipitaient dans la chambre

—Vivant ! il est vivant ! exclama la jeune femme d'une voix haletante.

Et, prête à tomber, elle s'appuya contre un meuble.

—Ne vous l'avais-je pas dit ? murmura le baron à l'oreille de Carlotta.

M. de Simaise n'était pas facilement accessible aux émotions. Déjà il avait retrouvé tout son calme.

D'un signe il congédia son valet de chambre

Raoul, à la vue de son père, s'était affaissé sur un siège, comme une masse. Et il restait là, hébété, sans voix, les yeux grands ouverts, immobile, comme s'il eût été subitement galvanisé.

—Soyez maintenant sans inquiétude, dit Carlotta au baron, je répons de lui.

—Soit, madame.

Et il ajouta d'un ton singulier où perçait l'ironie :

—Je souhaite, madame, que vous ayez pour ma fille l'affection que vous semblez avoir pour mon fils. Je vous laisse avec lui, soyez éloquente et vous lui ferez certainement entendre raison.

Sur ces mots, le baron sortit de la chambre.

Carlotta s'approcha de Raoul lentement et lui prit la main. Elles étaient froides comme de la glace.

—Monsieur Raoul, dit la jeune femme de sa plus douce voix, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

Les lèvres du jeune homme remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Ses yeux restaient largement ouverts, fixes, sans un seul mouvement des prunelles.

—Monsieur Raoul, est-ce que vous n'attendez pas ma voix ? Toujours pas de réponse.

—Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle avec effroi.

Les événements dramatiques qui s'étaient si rapidement succédé autour de Raoul, avaient fortement ébranlé son système nerveux. Debout depuis la veille, le cerveau surexcité et n'ayant pris aucune nourriture, comment aurait-il pu résister à tant d'émotions épouvantables ? Aussi en voyant paraître son père, son père qu'il croyait mort, la commotion qu'il éprouva fut si violente, qu'elle l'avait en quelque sorte paralysé.

Tout à coup il poussa un gémissement sourd, ses membres se raidirent et il perdit tout à fait l'usage de ses sens.

Carlotta se jeta sur un cordon de sonnette qu'elle agita d'une main fiévreuse.

Le baron, qui était probablement resté à quelques pas, entra dans la chambre, suivi de près par un valet de pied accourant à l'appel de la sonnette.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda le baron.

—Vous voyez, un évanouissement.

—Ce ne sera rien.

—Je l'espère. Mais il faudrait quelque chose, de sel, ce que vous avez ici.

Le baron fut frappé d'une idée subite.

—Oui, oui, dit-il, je vais vite vous chercher ce qu'il faut.

Il sortit précipitamment pour courir dans sa chambre. Il prit un verre qu'il remplit d'eau à moitié, puis il sortit de sa poche la boîte aux quatre flacons, c'est-à-dire les poisons foudroyants et les somnifères de Carini. Il ouvrit la petite boîte.

—Ne nous trompons pas, murmura-t-il ; Carini m'a bien dit le flacon ayant une ligne bleue, c'est la troisième.

Oui, voilà bien la raie bleue... Allora, une goutte de ce liquide, qui paraît inoffensif, et Raoul dormira pendant vingt-quatre heures au moins.

Je ne dois pas hésiter, voilà ce que je dois faire, l'endormir. Je n'aurai ainsi rien à redouter de son côté ; il ne me demandera pas une explication que je serais fort embarrassé de lui donner, et il ne viendra pas se mettre en travers de mes projets. Je le connais, il lutterait contre moi et la comtesse Carini pour défendre sa sœur. Eh bien, une goutte de ce flacon dans un peu d'eau qu'il avalera, et je me débarrasse de lui. Pendant son long sommeil, la comtesse Carini et moi nous agirons, et quand il se réveillera, je n'aurai plus rien à redouter de lui, Henriette ne sera plus ici.

Parfaitement renseigné par Carini au sujet des quatre liqueurs, le baron savait quelle était la propriété de chacune. Carini lui avait parlé surtout des propriétés étranges de son narcotique, en expliquant au baron qu'en augmentant successivement la dose on obtenait, non plus un sommeil de vingt-quatre heures, mais le sommeil léthargique, puis le sommeil calectique et, enfin, un autre sommeil ayant toute les apparences de la mort.

Toutefois, et toujours d'après les explications données par Carini, le quatrième flacon, marqué d'une ligne rose, contenait un antidote non moins puissant que le narcotique, puisqu'il pouvait faire cesser, presque instantanément et suivant la dose, les diverses sortes de sommeil.

Mais le baron n'avait pas à se préoccuper de ces détails pour le moment ; il voulait tout simplement endormir Raoul pour vingt-quatre heures.

Il posa l'écrin sur la table et prit le flacon contenant le narcotique, en s'assurant bien, une fois encore, qu'il portait la rayure bleue.

Il était fermé par un bouchon à vis ; le baron fit jouer la spirale et déboucha le flacon ; d'une main, qui tremblait légèrement, il versa dans le verre une forte goutte du liquide, qui se mêla avec l'eau sans en changer la couleur.

Cela fait, le baron referma le flacon et le remit à sa place dans l'écrin, qu'il laissa ouvert sur la table.

Il sortit, ferma sa porte à clef et descendit, tenant à la main le verre d'eau.

Pendant que le baron préparait son narcotique, Carlotta et le domestique avaient mis Raoul sur son lit ; puis, en attendant ce qu'elle avait demandé, la jeune femme se mit à donner des soins au malade ; elle eut le bonheur de le voir revenir à lui ; mais sa joie ne fut pas de longue durée, car la syncope fut immédiatement suivie d'une épouvantable crise nerveuse.

Le jeune homme se débattait, se tordait sur son lit dans d'horribles convulsions.

Il fallait les forces réunies de Carlotta et du domestique pour le maintenir et l'empêcher de se meurtrir le corps.

Enfin, le baron parut.

—Mais venez donc vite, monsieur, venez donc, lui dit Carlotta.

—Tenez, voilà, fit-il, tendant le verre à la jeune femme.

—Qu'est-ce que cela ?

—Ce que vous avez demandé, un médicament dont je me suis servi plus d'une fois et dont je connais les effets ; je l'ai préparé moi-même. Faites votre possible pour qu'il boive.

Pendant que le domestique continuait à paralyser les mouvements violents du jeune homme, Carlotta parvint à lui ou-

vrir la bouche et, à l'aide d'une cuillère, à lui faire avaler le contenu du verre.

Presque aussitôt le narcotique produisit son effet ; la crise nerveuse prit fin rapidement et, au bout de cinq minutes, Raoul dormait d'un profond sommeil.

— Vous voyez, dit le baron, c'est fini ; il va dormir pendant quelques heures ; et c'est heureux, car il a grand besoin de repos. Quand il se réveillera, il ne se souviendra plus de rien.

— Dieu vous entende, monsieur le baron.

Le domestique, dont la présence n'était plus utile, se retira.

— Maintenant, madame, dit le baron, je vais préparer ma fille à vous recevoir ; tenez-vous à rester ici ?

— Oui. Je désire veiller notre malade jusqu'au moment où vous aurez besoin de moi.

— Soit ; je viendrai vous chercher quand l'instant sera venu.

Le baron sortit. Derrière lui, Carlotta ferma la porte ; puis avec la sollicitude d'une mère qui veille sur son enfant, elle mit sur le front du dormeur un long baiser et s'installa à son chevet.

.....  
En entendant le coup de pistolet, persuadée que son frère venait de se tuer, Henriette voulut, elle aussi, se donner la mort, en se précipitant par la fenêtre sur le pavé de la cour. Mais, heureusement, elle n'eut pas le temps de faire jouer le crémone et d'ouvrir la fenêtre.

Devinant son intention, Dorothée se jeta sur elle et l'enlaça de ses bras robustes.

— Laissez-moi, laissez-moi ! criait la jeune fille affolée, en essayant vainement de rompre le lien qui l'enchaînait ; laissez-moi, mon frère est mort, je veux mourir aussi !

Dorothée restait muette ; elle se contentait de se servir de sa force pour maintenir l'enfant et l'éloigner de la fenêtre.

Elle la ramena pas à pas, soutenant victorieusement la lutte jusqu'au canapé, sur lequel elle parvint à l'étendre.

Henriette était vaincue ; à bout de forces et comme anéantie, elle resta immobile et fondit en larmes.

O'était ce qui pouvait arriver de plus heureux.

La crise fut navrante.

La jeune fille sanglotait, coupant ses hoquets de mots sans suite :

— Mon Dieu !... Horrible !... Malheur !... Mort !... Plus rien !... Perdue !... Raoul !... Maman !...

Et puis "maman, maman !" Toujours ce mot revenait sur ses lèvres.

Maman ! mot doux par excellence, invocation de la douleur, appel suprême de l'enfant au moment du péril ou du chagrin !

Quand Henriette se fut un peu calmée, la pensée lui revint. Soudain elle se rappela.

Un seul coup de pistolet avait été tiré, un seul. Qui donc était mort ? Son frère ou son père ? Doute épouvantable ! Horrible perplexité.

— Je veux savoir, je veux savoir ! s'écria-t-elle, en se dressant debout.

— Ne bougez pas, mademoiselle, attendez, lui dit Dorothée, en se plaçant devant elle, prête à la saisir.

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'un effroyable malheur est arrivé ici ? Écoutez, écoutez ces rumeurs, ces bruits de pas, ces cris... Je veux savoir, je veux savoir !

Elle voulut s'élançer vers la porte ; mais elle était brisée, ses jambes fléchirent et elle retomba inerte, comme une masse sur le canapé.

Après l'agitation fébrile, l'engourdissement, la torpeur.

Tout à coup, un pis d'homme retentit dans le corridor. Henriette essaya de se soulever, impossible ; elle ne put que tourner son regard anxieux du côté de la porte.

Les pas se rapprochaient.

Qui venait près d'elle ?

Son père ou son frère ?

La porte s'ouvrit et elle vit son père.

Elle poussa un cri rauque ; puis, d'une voix à peine distincte, elle prononça ces mots :

— Mon frère est mort !

Elle ressentit une douleur atroce, comme si son cœur se tordait sous une main de fer ; la respiration lui manqua et, malgré elle, ses yeux se fermèrent.

Le baron entra, reforma la porte et s'avança lentement, la tête inclinée, comme un homme qui réfléchit.

Ses yeux tombèrent sur un carré de papier qui s'était évidemment échappé de la poche d'Henriette, car il se trouvait près d'elle devant le canapé.

— Tiens, se dit le baron, qu'est-ce que cela ? Une lettre ?

Il se baissa et ramassa le papier.

D'un signe de la main il congédia Dorothée, qui s'empressa de gagner sa chambre.

Le papier était plié en quatre ; le baron l'ouvrit et ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant l'écriture de son valet de chambre. Il lut rapidement les indications précises remises le matin à Henriette par Landry, indications au moyen desquelles la jeune fille pouvait facilement et sans danger s'échapper de sa prison.

En lisant, le baron était devenu très pâle ; de fauves éclairs sillonnaient son regard, une colère sourde, effroyable grondait en lui.

— Trahi, je suis trahi ! se disait-il mentalement ; et par qui ? Par Frédéric, en qui j'avais une entière confiance. Ah ! le misérable, il s'est laissé corrompre par mes ennemis ; mon valet de chambre est aujourd'hui un espion attaché à mes pas !

Un sourire affreux contracta ses lèvres.

— Heureusement, reprit-il, me voilà prévenu et je saurai veiller. Je tiens Henriette, on ne me l'enlèvera point.

Son premier mouvement fut de faire venir son valet de chambre, de le traiter devant les autres domestiques comme il le méritait, c'est-à-dire comme un valet infidèle, un misérable, et de le chasser ensuite ainsi qu'on chasse un voleur ou un chien galeux.

Mais il réfléchit que cette exécution pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

En effet, du moment que le marquis de Chamarande avait acheté et probablement payé au poids de l'or les services de Frédéric et qu'il mettait tout en œuvre pour lui reprendre Henriette sans éclat, c'est qu'il était décidé à ne pas agir ouvertement, à éviter tout scandale. Dès lors, il pouvait se tranquilliser ; il n'avait qu'à rendre plus grande encore la surveillance dont Henriette était l'objet.

Il résolut donc de garder le silence et d'avoir l'air de ne rien savoir.

D'ailleurs, la situation allait changer ; la comtesse Carini était chez lui, prête à agir ; avant la fin de la journée, sans doute, Henriette serait en lieu sûr et absolument à l'abri, cette fois, de toute tentative d'enlèvement.

Si son valet de chambre pouvait devenir gênant, il trouverait bien le moyen de l'éloigner pendant une heure ou deux.

Le baron de Simaise, toujours grand comédien et habile en l'art de feindre et de dissimuler ses impressions, étiquait les flammes de son regard et força sa physionomie à reprendre sa sérénité habituelle.

Il se pencha sur Henriette, et d'une voix douce et tendre, qu'il sut rendre pleine de compassion, il l'appela :

— Henriette, ma fille chérie !

### III

#### MONSIEUR

La jeune fille fit un saubresaut, mais ses yeux restèrent fermés.

— On dirait qu'elle sommeille, murmura le baron.

Il l'appela de nouveau.

— Henriette, Henriette !

Un nouveau tressaillement fit comprendre au baron que sa fille entendait.

Il se pencha davantage et ses lèvres touchèrent le front d'Henriette.

A ce contact, le corps de la jeune fille tout entier frissonna. Presque aussitôt ses yeux s'ouvrirent démesurément, et comme si elle eût subi un choc électrique, elle fit un bond et se trouva assise.

Alors, ses yeux secs, luisants se fixèrent sur le visage de son père et elle le regarda avec effarement.

—Henrietta, mon enfant, est-ce que tu souffres? demanda le baron.

La jeune fille eut un brusque mouvement nerveux; puis, d'une voix étranglée, elle dit:

—Vous êtes vivant, vous, et mon frère est mort!

Ces seuls mots firent comprendre au baron que le frère et la sœur s'étaient vus et que celle-ci devait tout savoir.

—Non, non, Henrietta, répondit-il, ton frère n'est pas mort.

—Vous me trompez!

—Je le jure que Raoul est vivant, bien vivant; en ce moment, très fatigué, il repose.

—Oh! oh! fit la jeune fille, en passant sa main sur son front.

—Mais qui donc a pu te faire croire à la mort de Raoul? demanda le baron.

—Le coup de pistolet... J'ai entendu!

—C'est vrai, il y a eu un coup de pistolet.

—Ah! ah! vous voyez!

—Mais ce n'est pas ton frère qui l'a tiré!

—Qui, alors?

—Je l'ignore encore.

—Vous l'ignorez? Ah!...

—Ecoute-moi donc: Le pistolet était dans ma chambre, chargé... Un domestique, sans doute, en jouant avec cet arme maladroitement, a fait partir le coup. Voilà la vérité, Henrietta, je te le jure.

—Et vous me jurez également que mon frère n'est pas mort?

—Henrietta, pour la seconde fois, je te le jure que Raoul est vivant.

La jeune fille leva ses grands yeux vers le ciel et joignit les mains.

—Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, merci!

Après un moment de silence, le baron s'assit sur le canapé, près de sa fille, dont il prit la main.

Henrietta retira vivement sa main et détourna la tête.

Le baron eut un mouvement de colère qui se traduisait par un éclair dans le regard et une affreuse grimace.

—Ma fille, dit-il amèrement, il paraît que je vous fais horreur. Ah! je reconnais là l'œuvre de votre mère.

—Mon père, répondit vivement Henrietta, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais pourquoi me parler de ma mère et pourquoi l'accuser?

Vous savez bien comment j'ai été élevée; jamais la baronne de Simaise ne s'est plainte de son mari à ses enfants, et toujours elle m'a commandé de vous respecter.

—Alors, Henrietta, vous oubliez le commandement de votre mère, et vous me voyez très peiné.

La jeune fille écoutait son père, mais distraitement; bien que le baron lui eût juré que Raoul était vivant, elle ne se sentait pas encore rassurée et toute sa pensée était à son frère. N'ayant plus aucune confiance en son père, elle se disait qu'il pouvait bien l'avoir trompée. Elle admettait, cependant, que Raoul n'avait pas réussi à se tuer; mais elle le voyait étendu sur son lit, blessé, sanglant, et elle aurait voulu être près de lui pour lui prodiguer ses soins.

Le baron n'eut pas de peine à s'apercevoir de la préoccupation de sa fille.

—A quoi pensez-vous donc au lieu de m'écouter? lui dit-il, assez durement.

—Mais je vous écoute, mon père.

—D'une singulière façon.

—Je vous avoue que je pense à mon frère.

—Je vous ai dit et je vous répète encore qu'il repose.

—C'est vrai, mais...

—Ne vous ai-je pas juré qu'il est vivant?

—Oui, mon père: mais s'il est blessé!...

—Pourquoi voulez-vous qu'il soit blessé?

—Mon père, ce coup de pistolet...

—Je vous l'ai expliqué.

Elle secoua la tête et répliqua:

—C'est que vous pouvez me tromper!

Le baron fronça les sourcils.

—En vérité, dit-il, j'admire la confiance que vous avez en moi.

—Hélas! mon père, je ne puis plus croire à votre parole.

—Ah!... Et pourquoi?

—Parce que je sais tout.

—Quoi, tout? fit-il avec humeur.

—Mon père, j'ai surpris votre conversation avec mon frère. Tenez, quand j'ai entendu le coup de pistolet, si Dorothée ne s'était pas jetée sur moi, j'allais me précipiter par la fenêtre, car, comme Raoul, mon père, je ne voulais pas survivre à notre déshonneur!

Le baron était atterré.

Ainsi sa fille avait entendu, elle connaissait ses infamies, ses crimes, elle savait tout.

Quel coup porté à son autorité, à son orgueil! Allait-il donc courber la tête devant cette petite fille comme il l'avait courbée devant son fils, un homme? Mais non, il se redressa l'œil clair, le front hautain.

—Et de quel droit, mademoiselle, répliqua-t-il d'un ton aigre, de quel droit vous permettez-vous de juger les actions de votre père? En vérité, je vous trouve bien hardie! Sachez-le bien, je ne donne à personne le droit de fouiller dans ma vie, de contrôler mes actes, et moins à vous encore qu'à tout autre.

—Je ne vous juge pas, mon père; je...

—Assez, assez, l'interrompit-il avec rudesse; gardez pour vous vos réflexions saugrenues, je ne suis pas d'humeur à les entendre. J'ai à vous parler et je vous prie de m'écouter.

—Je vous écoute, monsieur.

—Ah! ah! grommela-t-il entre ses dents, monsieur, maintenant!... Mais qu'importe, continua-t-il, l'essentiel est que vous m'obéissiez. Votre mère et ses amis, les vôtres aussi, m'ont déclaré une guerre implacable, et vous êtes l'arme dont ils se servent pour me combattre.

—Moi! Et comment cela?

—D'abord en étouffant en vous l'affection que vous devriez avoir pour moi.

Henrietta eut un sourire d'une tristesse navrante.

Si rapide qu'il eût été, ce sourire, le baron le saisit au passage.

—Vous pensez que je ne vous aime pas, dit-il avec une fausse expression de chagrin?

—Je pense que vous m'avez enlevée à ma mère, qui m'adore; je pense que je suis ici votre prisonnière; je pense que vous m'avez hypocritement trompée pour me forcer à épouser un homme que je ne connaissais pas, que je n'aimais pas; je pense que depuis mon emprisonnement je n'ai entendu aucune voix amie; enfin, je pense que, parce que vous êtes mon père, j'ai voulu me tuer tout à l'heure.

Si c'est là votre manière de me prouver votre tendresse, je me demande en frissonnant ce que vous pourriez faire si vous vouliez me prouver votre haine.

Henrietta avait prononcé cette longue et amère plainte d'une voix triste, mais ferme.

Le baron, forcé de contenir sa fureur, martelait le tapis sous son talon fiévreux.

—Enfin, vous avez fini; mais ce n'est pas malheureux!... Je vous prévins que je suis à bout de patience.

—Hélas! non, je n'ai pas fini; mais vous savez ce que j'aurais encore à vous dire et je m'arrête. Je suis votre fille, monsieur, et je ne veux pas avoir à vous manquer de respect. Maintenant, qu'exigez-vous de moi?

—Pour des raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, vous allez quitter cette maison.

—Alors vous vous décidez à me rendre à ma mère, je vous remercie.

—Je vous rendrai à votre mère, certainement, mais plus tard.

—Quand ?

—Cela dépendra d'elle et de ses amis.

—Vous venez de me dire que j'allais quitter cette maison.

—Oui. Je vous ai choisi une retraite.

—Je comprends : vous me changez de prison, celle-ci ne vous paraissant plus assez sûre.

—Le mot est dur.

—Le mot prison ? Trouvez-en un autre ; ce ne sont pas des serviteurs que j'ai ici mais des geôliers.

—Eh bien, soit, puisque vous le voulez ainsi : vous êtes ici prisonnière et je vais vous changer de prison.

—Je m'y refuse.

—Vous m'obéirez !

—Non !

—Henriette, prenez garde ! La chose est décidée, elle se fera.

—Alors, vous emploierez la force ?

—Oui, si vous m'y obligez. Vous savez, Henriette, que je ne suis pas homme à m'arrêter en chemin.

—Hélas ! soupira Henriette.

—Un homme immensément riche m'avait demandé votre main.

—Et moi, monsieur, j'avais consenti à me sacrifier pour vous sauver d'un abîme imaginaire.

—Pedro Castora, que je croyais mon ami, est passé du côté de mes adversaires.

—M. Pedro Castora s'est conduit comme un honnête homme, un homme d'honneur, et je lui ai voué une reconnaissance éternelle.

—C'est votre affaire. Mais ne vous réjouissez pas trop vite. Vous n'êtes pas encore la femme de celui que vous aimez.

Henriette ne put s'empêcher de tressaillir.

—Si j'é devais me marier, répondit-elle tristement, la fille de Olémentine de Vaucourt ne donnerait jamais, soyez-en sûr, ni sa main ni son cœur à un homme qui aurait forfait à l'honneur.

—Je veux bien le croire. Dans tous les cas, je me charge, moi, de vous marier.

—Vous n'aurez pas à prendre cette peine, monsieur, car je ne me marierai jamais... Je voulais me tuer, Dieu ne l'a pas voulu ; je me soumetts à sa volonté. Ma résolution est prise : j'entrerai dans un couvent, je me ferai religieuse.

—Comme cela se trouve ! Je venais justement vous proposer de vous faire conduire dans un couvent.

—Dois-je vous croire ?

—Oui, certes, vous pouvez me croire. C'est dans un couvent que je veux vous placer, non pas pour y prononcer des vœux éternels, mais pour y attendre que votre mère et moi nous soyons réconciliés. C'est alors que je vous choisirai un mari digne de vous.

—Je vous répète, monsieur, que je ne me marierai jamais.

Ce mot "monsieur," que sa fille répétait avec une persistance marquée, exaspérait le baron, qui, depuis le matin, recevait affront sur affront, sans pouvoir riposter. Animé par sa haine contre son frère et Jean de Chamarande, il répliqua avec emportement :

—Si ce n'est avec votre ancien sauvage, ce misérable Jean Loup !

Devant les injures personnelles, la femme a souvent assez de force de caractère pour rester calme ; elle n'y répond que par le dédain, obéissant en cela au sentiment de sa dignité et du respect de soi-même ; mais si l'on s'attaque à l'homme qu'elle aime, la résignation disparaît, elle relève la tête et défend son idole.

Henriette se redressa, superbe, le regard éclairé d'un rayon d'orgueil et d'indignation.

—Monsieur, dit-elle d'une voix vibrante, vous oubliez que celui que vous insultez est absent, qu'il est le fils de votre

frère, un Chamarande, et qu'il est noble par le cœur et par la naissance.

—Ainsi, on ne m'a pas trompé, c'est bien vrai, vous aimez ce misérable Jean Loup.

—L'homme que vous traitez de misérable n'a ni volé ni martyrisé personne, ce qui établit une différence entre lui et...

—Achevez ! hurla le baron blême de fureur.

—Inutile, vous avez compris.

—Ah ! prenez garde, prenez garde !

—A quoi ? Ah ! tenez, vous me rendriez service en me tuant.

—Ne me tentez pas ! Vous ne me connaissez pas !

—Je vous connais trop bien, au contraire, et je sais de quoi vous êtes capable.

Elle continua, en s'animant de plus en plus, comme grisée par ses paroles :

—Je sais que vous avez souillé le blason des Simaise ; je sais qu'il y a demain, dans une heure, peut-être, la justice peut venir vous demander compte de vos crimes ; je sais que celui que vous insultez et que j'aime, oui, que j'aime, je sais que Jean Loup, ne fût-il que Jean Loup le sauvage, Jean Loup le déshérité, pourrait vous envoyer au bagne, tout baron que vous êtes ; je sais que Jean de Chamarande, que vous appelez misérable, est de ceux à qui les gens de bien tendent la main, comme vous êtes, vous, de ceux dont ils se détournent avec horreur !

—Malheureuse ! exclama le baron, tu veux donc que je te tue !

Et il leva sur la tête de sa fille ses poings menaçants.

—Oui, répondit-elle, en se dressant debout et en croisant les bras, oui, tuez-moi, délivrez-moi de l'existence maudite que vous m'avez donnée ! Morte, je ne pourrai pas entendre dire : "Vous voyez bien cette malheureuse fille si triste, si pâle et qui n'ose lever les yeux ; eh bien, c'est la fille d'un homme que réclame le bagne, c'est Henriette de Simaise !"

Les yeux du baron s'injectèrent de sang et son visage prit une effrayante expression de férocité.

Henriette pensa que sa dernière heure était sonnée.

Le baron la saisit brutalement par les deux poignets et, la courbant jusqu'à terre, il lui dit d'une voix sourde :

—A genoux, misérable, à genoux, et demande-moi pardon ou je te broie sous mes pieds !

Elle le regarda en face, les yeux dans les yeux, et répondit :

—Je suis prête à mourir !

Et, comme transfigurée, elle ajouta :

—A toi, ma mère, et à toi, Jean Loup, mes dernières pensées !

Le baron la secoua avec rage, en criant :

—Te tairas-tu ?

—Jean de Chamarande, reprit Henriette, je suis comme toi une victime du noble baron de Simaise !

L'écume aux lèvres, la face contractée, violette, ayant le regard d'un fou furieux, le baron était hideux. S'il eût tenu un couteau, il poignardait sa fille.

Heureusement, aucune arme n'était à sa portée. Il reprit violemment Henriette, qui alla rouler sur le parquet.

En ce moment, attirés par le bruit, Dorothée se montra à la porte.

—Monsieur le baron a appelé ? dit-elle.

Puis, voyant la jeune fille étendue sur le parquet, elle s'élança pour la relever.

Surpris ainsi, au paroxysme de la colère, le baron recula jusqu'au fond de la chambre ; il se trouva près de la commode-toilette ; il prit la carafe presque pleine d'eau et s'en versa un grand verre qu'il but d'un trait.

Aussitôt, par un puissant effort de volonté, il redevint maître de lui, et, s'adressant à Dorothée, qui tremblait de tous ses membres, il lui dit d'une voix calme :

—Il y a, en ce moment, une dame près de M. Raoul de Simaise, allez la prévenir que je l'attends.

Dorothée disparut.

—Vous pouvez vous rassurer, dit de Simaise à sa fille, dont l'excitation était tombée en même temps que la colère de son père ; maintenant, écoutez : Une dame, dans laquelle j'ai la plus grande confiance, va venir ; elle restera près de vous jusqu'à ce soir ; c'est cette dame que j'ai chargée de vous conduire au couvent, où vous attendrez mes ordres.

—Henriette ne répondit pas.

—Bien que le baron eût reconnu qu'il ne pouvait plus être question de séquestrer Henriette dans un cloître, il tenait à lui faire croire qu'elle allait être confiée à des religieuses.

En attendant la comtesse Carini, le baron s'assit dans un fauteuil et se mit à songer, en se rappelant les dernières paroles de son complice :

“ Je vous livrerai Jean de Chamaraade.”

Ah ! si C. ni réussissait à s'emparer du fils de son frère, de ce Jean Loup qu'il avait en exécration, quelle terrible revanche il prendrait !

—Jean et Henriette entre ses mains, il n'avait plus rien à redouter de ses ennemis, il pouvait les braver... Il les tenait à ses pieds, pantelants, écrasés.

#### IV

##### LE MANDATAIRE DU MARQUIS

Assise près du lit de Raoul, Carlotta ne quittait pas le dormeur des yeux. Elle veillait sur lui avec l'attention farouche de la louve qui se prépare à défendre son louveteau contre le chasseur.

Cependant elle s'étonnait de l'immobilité étrange dans laquelle le jeune homme restait ; elle s'effrayait même et posait la main sur le cœur de Raoul pour bien s'assurer que cette immobilité n'avait pas une autre cause que le sommeil.

—C'est que, pensait-elle, ce baron de Simaise est bien capable de tuer son fils ! Et rien ne me dit que Carini ne lui a pas vendu un de ses poisons !

Mais elle se disait aussitôt que ses craintes étaient sans fondement.

Le cœur de Raoul battait régulièrement, son visage était calme ; il dormait d'un véritable sommeil d'enfant.

Avec des précautions inouïes, elle se hasardait à poser ses lèvres sur le front du jeune homme.

Carlotta était dans un moment d'extase lorsqu'elle entendit frapper à la porte de Raoul.

Elle tressaillit et se redressa vivement.

—Eh, dit-elle.

Dorothée ouvrit doucement la porte et pénétra dans la chambre. Carlotta lui tournait le dos, ayant à cacher la rougeur qui couvrait son visage.

—Madame, dit Dorothée, M. le baron m'a chargée de vous prévenir qu'il vous attend.

Au son de cette voix, Carlotta sursauta et se retourna en poussant un cri rauque.

Elle bondit sur Dorothée, la saisit par les deux mains et, l'attirant en pleine lumière, elle la regarda avec des yeux flamboyants.

—Justice de Dieu ! s'écria-t-elle, c'est toi, je te retrouve !... Misérable, qu'as-tu fait de Charlotte ?

Dorothée restait pétrifié, les yeux hagards, la bouche béante.

Carlotta venait de reconnaître la domestique qui avait un jour disparu de chez elle avec l'enfant de sa sœur.

Dorothée n'essaya même pas de se soustraire à l'étreinte furieuse de son ancienne maîtresse.

—Répondras-tu, coquine ! Réponds, ou sinon je t'étrangle !

—Ce n'est pas moi, madame, c'est M. le comte.

Carlotta devint blême.

—Explique-toi, fit-elle.

—Eh bien, madame. Oh ! vous me défondrez contre monsieur, n'est-ce pas ?

—Parle, parle, tu n'as rien à craindre.

—C'est que si M. le comte apprenait... il serait capable de me tuer.

—Et moi je te tue tout de suite comme une vipère, si tu ne parles pas.

—Eh bien, madame, voici : M. le comte ne pouvait pas voir la petite, il la haïssait, il était jaloux d'elle, et un jour...

—Un jour ?

—Il m'a dit :

“ Si tu veux la tuer, je te donnerai...”

—Misérable, tu l'as tuée ! s'écria Carlotta, saisissant Dorothée, et pourtant il m'offrirait dix mille francs.

—Ah ! le scélérat ! murmura Carlotta. Après ?

—Je veux bien la perdre, ai-je dit ; je l'emmènerai loin.

Il ne voulut pas.

“ Elle reviendrait, me répondit-il ; il faut qu'elle meure !”

—Quelle idée ?

—Je pensai que si je refusais il pourrait bien assassiner la petite lui-même.

Carlotta ne put s'empêcher de frissonner.

Dorothée reprit :

—J'ai donc promis de tuer l'enfant. Je pris les dix mille francs et j'emmenai la petite ; nous avons marché toute la journée et une partie de la nuit.

—Après ? Tu me mets à la torture.

Quand la petite a été endormie, je lui ai ôté tous ses vêtements et je l'ai enveloppée dans une couverture de laine pour qu'elle n'ait pas froid.

—Et puis ?

—J'ai sonné à une porte d'allée de maison, on m'a tiré le cordon, je suis entrée doucement, j'ai déposé l'enfant par terre et je me suis sauvée en fermant la porte sur moi. J'avais dans ma poche une lettre toute prête, je la mis à la poste et deux heures après, j'étais en chemin de fer.

—A qui donc écrivais-tu ?

—A M. le comte.

—Tu lui disais...

—Que je n'avais pas eu le courage de tuer la petite, mais que je l'avais perdue, si bien perdue qu'il ne devait avoir aucune crainte de la voir revenir.

—Qu'est-elle devenue ? Le sais-tu ?

—Non.

—Depuis, tu n'as rien appris ?

—Rien, je n'ai pas cherché.

—Oh ! oh ! oh ! fit Carlotta.

Elle était dans un état de surexcitation inexprimable. Elle tenait toujours Dorothée par le poignet, comme si elle eût craint qu'elle ne s'échappât.

Tout à coup, elle sentit qu'elle étouffait.

Elle arracha les boutons de son corsage et se mit à respirer bruyamment. Quand elle se trouva mieux, elle se demanda ce qu'elle allait faire. Allait-elle, emmenant Dorothée, se mettre immédiatement à la recherche de sa nièce ?

Mais pour cela il fallait abandonner Raoul et Henriette. D'un autre côté, c'était éveiller les soupçons de Carini et peut-être lui laisser le temps de se soustraire à sa vengeance. Car elle voulait le châtier, le misérable, elle le voulait avec emportement, avec fureur, et elle rêvait pour ce bandit une punition terrible.

—Ecoute, dit-elle à Dorothée, Carini va probablement venir ici dans l'après-midi ; mais je ne sais rien, je ne t'ai pas reconnu.

Dorothée se remit à trembler.

—N'ait pas peur, reprit Carlotta ; je t'ai reconnue, moi ; mais lui ne retrouvera pas en toi la jeune servante qu'il a faite sa complice ; sa vue a baissé ; d'ailleurs, tu pourras ne point paraître devant lui ou cacher ta figure de ton mieux et, s'il te parle, ne pas répondre ou changer ta voix.

—Oui, madame, j'ai compris.

—Je voudrais t'emmener à l'instant même pour nous mettre en quête de renseignements au sujet de ma nièce ; mais j'ai

ici une tâche à remplir et tu m'y aideras, car tu m'appartiens : je veux sauver Mlle de Simaise et son frère.

— Ah ! madame, je vous servirai en cela avec d'autant plus de zèle, que, moi aussi, je voudrais que Mlle Henriette pût s'échapper de cette maison.

— Dis-tu la vérité ?

— Oui, madame ; et ce n'est pas ma faute si elle ne s'est pas enfuie ce matin. Tout était arrangé avec le valet de chambre.

— C'est bien ; nous verrons ce que nous aurons à faire.

— Je suis prête à vous obéir en tout, madame.

— J'y compte. Sais-tu dans quelle rue tu as laissé l'enfant ?

— Oui, madame, rue de Bretagne.

— Avait-elle quelque chose qui pût la faire reconnaître un jour ?

— J'ai laissé à son cou la petite médaille d'or.

— Oui, oui, je me souviens.

— Puis j'avais attaché à la couverture un billet.

— Qu'y avait-il sur ce billet ?

— Ces quelques mots :

“ Elle s'appelle Charlotte et elle a trois ans et demi.”

Et puis, vous savez, madame, elle avait un grain de beauté.

— Oui, sur l'épaule, comme sa mère. Ah ! si elle n'est pas morte, fût-elle au bout du monde, je la retrouverai !

Elle ajouta d'une voix sourde :

— Malheur, malheur à toi, Adriano Zacharetti !

Le baron de Simaise était impatient et étonné de ne pas voir revenir Dorothée, amenant la comtesse Carini. Ne voulant pas laisser Henriette seule, même une minute, il se décida à sonner.

Ce fut Frédéric qui parut.

En voyant le fidèle serviteur du marquis de Chamarande, le baron eut une forte tentation de lui sauter à la gorge ; mais il sut se contenir et, avec beaucoup de calme, il lui dit :

— Voyez donc, je vous prie, où est Mme Clagerman.

Cette dame Clagerman, une Allemande, était une seconde geôlière d'Henriette, chargée de remplacer Dorothée dans ses fonctions quand celle-ci, pour cause quelconque, était obligée de s'éloigner de la prisonnière.

— Mme Clagerman est sortie depuis deux heures, répondit Landry.

M. de Simaise fronça les sourcils. L'absence de l'Allemande lui semblait étrange. Il regarda fixement Landry, voulant lire au fond de sa pensée ; mais l'ancien mousse ne broncha pas. Toutefois, il comprit que le baron se désiait.

— C'est bien, fit le baron d'un ton rogue, envoyez-moi Julie, la femme de charge.

Au bout de quelques minutes Julie se présente.

C'était une brave femme, sans malice, très compatissante, et qui s'était prise d'une grande amitié pour Henriette.

— Mme Julie, dit le baron, vous allez tenir compagnie à mademoiselle pendant quelques instants.

— Tant qu'il plaira à monsieur le baron.

De Simaise prit la servante à part et lui dit tout bas :

— Mademoiselle est souffrante, agitée ; ne la quittez pas d'une seconde, et surtout empêchez-la de sortir.

— Monsieur le baron sera obéi, répondit la femme de charge.

M. de Simaise sortit de la chambre et descendit rapidement au rez-de-chaussée. Il se disposait à entrer dans la chambre de Raoul lorsqu'un domestique l'aborda.

— Monsieur le baron, dit-il, il y a là un abbé qui désire vous voir à l'instant.

— Un abbé ? fit le baron étonné.

— Il apporte, prétend-il, des nouvelles d'un monsieur que vous attendez.

— Faites entrer dans mon cabinet, dit le baron, devinant alors qu'il s'agissait de Carini.

Un instant après il était en face de l'abbé.

— Vous venez de la part de M. le comte ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le baron, répondit l'abbé d'une voix mielleuse et avec un accent italien très prononcé.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Eh ! mon cher associé, répondit l'homme en soutane et en changeant de ton, me reconnaissez-vous maintenant ?

— Carini ! exclama le baron. Recevez mes sincères compliments, mon cher comte ; c'est merveilleux ! Eh bien, quelles nouvelles ?

— Nouvelles excellentes.

— Ah !

— Nous tenons Jean de Chamarande.

— Vrai ?

— Le coup a réussi ; Jean Loup est en nos mains.

Les yeux du baron lancèrent des flammes.

— Bravo, s'écria-t-il, bravo ! Ce premier succès nous promet le triomphe.

— Et nous l'aurons complet. Je vous ai dit que je guérirais votre fille de son amour.

— Ce sera difficile.

— Qui sait ? Il est certaines choses, monsieur le baron, qu'une jeune fille ne pardonne pas à celui qu'elle aime, l'infidélité, par exemple.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher baron, notre ancien sauvage est en ce moment avec une sirène qui saura le faire capituler.

— Je vous le dis encore, Carini : Vous êtes le diable !

Le faux comte se mit à rire.

— Enfin, exclama le baron, enfin !

Maintenant, à nous deux, marquis de Chamarande ! ajouta-t-il avec un regard sinistre.

— La comtesse est avec votre fille ? reprit Carini.

— Non, elle est près de mon fils.

— Hein ! près de votre fils ?

— Raoul a eu une attaque de nerfs extrêmement violente ; pour le calmer, j'ai dû avoir recours à l'un de vos flacons.

— Le narcotique, au moins ?

— Oui. Je l'ai endormi ; comme cela je suis tranquille, car l'enragé se serait mis en travers de nos projets.

— Très-bien. Mais expliquez-moi, je vous prie, pourquoi la comtesse est près de votre fils.

Le baron allait répondre quand un coup de cloche annonça un visiteur. De Simaise se mit à la fenêtre et vit deux hommes qui traversaient la cour, marchant à quelques pas de distance l'un de l'autre. Le premier était son ancien ami, Pedro Castora ; l'autre un de ses nouveaux compagnons de plaisir, le vicomte de Lubessy.

— Mon cher comte, dit-il en se retournant vers Carini, je crois que les choses vont aller plus vite encore que nous le supposions.

— Qui vous le fait croire ?

— Pedro Castora, qui ne peut venir me trouver qu'en parlementaire.

— Et l'autre jeune homme ? demanda Carini, qui avait aussi regardé par la fenêtre.

— C'est le mari que je destine à Henriette.

— Déjà ?

— Oui, déjà.

— Je vous laisse recevoir ces messieurs ; mais il faut que j'entende.

— Voici une clef de ma chambre ; entrez par cette porte... Vite, vite, les voici !

Carini se hâta de disparaître.

Le valet de chambre entra dans le cabinet.

— Deux visites, monsieur le baron, dit-il en présentant deux cartes.

— Faites entrer ces messieurs, répondit de Simaise.

Pedro Castora entra le premier, très grave.

Le vicomte, lui, était radieux.

— Soyez les bienvenus, mesieurs, dit le baron en affectant des allures dégagées.

Et avec son audace habituelle il tendit les mains aux arrivants.



Le vicomte seul prit la main qui lui était offerte.

—Monsieur le baron, dit Pedro, je désire avoir avec vous un entretien particulier.

—Je suis à vos ordres, cher monsieur ; mais, avant, permettez-moi de vous présenter M. le vicomte de Lubessy, mon ami et mon futur gendre.

Pedro sursauta.

—M. Pedro Castora, continua le baron achevant la présentation, gentilhomme, brésilien et millionnaire comme les Rothschild.

Les deux jeunes gens se saluèrent froidement.

—Maintenant, mon cher vicomte, reprit le baron, je vous prie d'aller fumer un cigare dans la salle de billard. J'ai à causer avec M. Pedro Castora ; je vous ferai appeler quand le moment sera venu de vous présenter à Mlle de Simaise.

Il donna un coup de sonnette. Frédéric parut.

—Vous allez conduire M. le vicomte à la salle de billard, lui dit-il, puis vous entrerez dans la chambre de M. Raoul, et vous conduirez près de ma fille la dame que j'ai amenée tantôt.

Le vicomte suivit Frédéric.

Pedro Castora était stupéfié ; il se demandait qui pouvait être ce vicomte, ce gendre, qui sortait comme de dessous terre et qu'on opposait soudainement à Jean de Chamarande.

Il ne comprenait pas.

Mais ce n'était pas le moment des réflexions.

M. de Simaise indiqua un siège à son ancien ami, et lui dit, sans paraître gêné le moins du monde :

—Je vous écoute, cher monsieur ; qu'avez-vous à me dire ?

—Monsieur, je viens de la part de Mme la baronne de Simaise et de M. le marquis de Chamarande, vous faire des offres de conciliation.

—Ah ! vraiment ? Ainsi Mme de Simaise et M. de Chamarande daignent descendre jusqu'à moi ! Et c'est vous qu'ils ont chargé de cette mission ; j'en suis heureux.

—On a pensé, monsieur, qu'en raison de nos anciennes relations, je pourrais mieux que tout autre remplir cette mission délicate sans vous blesser.

—Après m'avoir traité comme vous savez, il me semble que ceux qui vous envoient auraient pu...

—Pardon, monsieur, si je me permets de vous interrompre ; mais j'ai peur que vous ne vous placiez sur un terrain où je n'ai pas mandat de vous suivre ; je ne peux rien dire et rien faire qui soit en dehors de ma mission.

—Soit, monsieur. Et votre mission est ?

—Je vous l'ai dit : Je suis venu en conciliateur.

—Au nom de Mme la baronne de Simaise et au nom du marquis de Chamarande, je vous demande à quelles conditions vous consentiriez à rendre Mlle Henriette de Simaise à sa mère.

—Je comprendrais jusqu'à un certain point la démarche de Mme de Simaise ; mais je ne m'explique pas l'intervention de M. de Chamarande.

—Elle est cependant toute naturelle : M. le marquis de Chamarande a demandé à Mme la baronne la main de sa fille pour M. Jean de Chamarande, faveur qui lui a été accordée. Vous n'ignorez plus, sans doute, que M. Jean de Chamarande aime Mlle de Simaise et qu'il a le bonheur d'être aimé d'elle.

—Dans tout ceci, on n'oublie qu'une chose : mon consentement.

—Je viens aussi le chercher, monsieur.

—Je le refuse ! J'ai d'autres intentions sur ma fille, vous l'avez vu ; je l'ai fiancée à M. le vicomte de Lubessy ; celui-là est gentilhomme, et je suis sûr qu'il ne retirera pas sa parole.

—Je l'ai retirée, moi ; il est vrai que je ne suis pas gentilhomme. J'ai agi selon ma conscience, monsieur.

Mais ce n'est pas moi qui suis en cause. Permettez-moi de préciser.

—Précisez, monsieur.

—Je suis chargé de vous offrir un million comptant.

—Oh ! on me marchandait ma fille, fit le baron, en affectant

un air indigné ; est-ce qu'on me croit capable de vendre mon enfant ?

—N'employons pas de grands mots, monsieur ; vous voudriez bien accepter trois millions de moi, afin de liquider votre situation, le jour où nous devions signer le contrat de mon mariage avec Mlle de Simaise. Je n'ai pas dit, alors, que vous voudriez vendre votre fille.

Le baron se trouva rien pour relever cette riposte rigoureuse.

—Je refuse absolument, dit-il en se levant pour faire comprendre au Brésilien que l'entretien avait pris fin.

Pedro ne bougea pas.

—Monsieur, reprit-il, j'ai pu voir d'aller jusqu'à deux millions.

—Non, non, cent fois non !

—Je dois ajouter, monsieur le baron, que le marquis de Chamarande ayant désintéressé tous vos créanciers et étant aujourd'hui en possession de tous les titres, hypothécaires ou autres, vous pourriez vous faire, avec deux millions, une existence assez agréable dans un pays quelconque d'outre-mer ; car il serait bien entendu que, ne pouvant plus vivre à Paris, ni même en France, vous vous expatrieriez immédiatement.

—Monsieur Pedro Castora, je ne suis pas plus à acheter que ma fille.

—Monsieur le baron de Simaise, je prends sur moi de vous offrir trois millions.

—Non ! Je hais le marquis de Chamarande ou l'aventurier qui se fait passer pour lui ; quant à son prétendu fils, je ne le connais pas et ne veux pas le connaître. Je garde ma fille et nulle puissance humaine ne pourra me faire changer de résolution.

—Est-ce votre dernier mot, monsieur ?

—Non. Mon dernier mot, le voici : J'espère que je n'aurai plus l'ennui de vous recevoir.

—Bien, monsieur le baron ; je ne me présenterai plus à l'hôtel de Simaise.

—J'y compte bien, monsieur.

—Seulement, monsieur le baron, il est probable que vous recevrez avant peu une autre visite en mon nom.

—Est-ce que monsieur Castora veut bien me faire l'honneur de m'envoyer ses témoins ?

—Oui, et je vais avoir l'avantage de vous les faire connaître ; ils sont quatre ; vous choisirez, monsieur le baron.

Le premier s'appelle M. Krünner, banquier à Stuttgart ; le second M. Carbonac, banquier à Paris ; le troisième est le directeur du Comptoir d'Escompte et le quatrième est M. Benoit, commissaire de police aux délégations judiciaires.

C'était un coup de massue porté au baron.

Il pâlit et retomba sur son siège.

Le jeune homme le regarda avec une sorte de dégoût.

A ce moment Carini frappa discrètement à la porte.

—Entrez, dit le baron, comprenant que son complice venait à son secours.

Mais, monsieur le baron... fit Pedro Castora, très étonné.

Il n'eût pas le temps de formuler son opposition.

La porte s'ouvrit.

—Je vous demande bien pardon, dit le faux abbé dans le plus pur accent toscan, oh ! bien humblement pardon d'intervenir, messieurs ; mais je crois que vous pouvez vous entendre.

Pedro Castora regardait le nouveau venu avec le plus vif étonnement.

—Qui peut-être ce second personnage ? se demandait-il.

Il fut vite renseigné.

—Mais présentez-moi donc, mon cher baron, dit l'Italien.

—Monsieur l'abbé Carini, fit de Simaise.

—Ah ! ah ! Carini, pensa Pedro Castora ; je comprends.

—Messieurs, reprit l'Italien, j'étais là, par hasard, et j'ai entendu votre conversation sans le vouloir.

—Ah ! vous avez entendu, monsieur l'abbé ? fit le jeune homme.

—Parfaitement, monsieur Castora, et comme je suis un des

45  
32  
77



meilleurs amis de M. de Simaise, je me permettrai de lui donner un conseil, si vous le voulez bien, monsieur Castora ?

— Mais comment donc, monsieur ! Donnez votre conseil ; de la bouche d'un prêtre il ne peut être que fort sage.

— Eh bien, monsieur Castora, j'engage mon ami de Simaise à accepter ce que vous lui offrez. Mais si Mlle de Simaise, pour une cause ou pour une autre, ne voulait pas se marier, M. le baron toucherait tout de même les millions.

Le baron comprit.

— Quelle ruse ce coquin a-t-il trouvée ? se demanda Pedro.

— Ah ! mon cher Carini, fit le baron, il faut bien que ce soit vous pour que j'ouvre l'oreille...

— A un bon conseil ?

— Enfin, je fais comme vous le désirez.

— Et, s'adressant à Pedro :

— Eh bien, monsieur le fondé de pouvoir, est-ce dit ? demanda-t-il.

— C'est dit, monsieur le baron.

Le faux prêtre eût un sourire singulier.

— Pas de surprise, reprit-il, si Mlle de Simaise refuse d'épouser le protégé de M. de Chamarande...

— Son fils, monsieur l'abbé.

— Son fils, si cela vous plaît, monsieur, bien que le fait ne soit nullement prouvé ; si, dis-je, Mlle de Simaise refuse d'épouser ce jeune homme...

— J'ai entendu, monsieur l'abbé...

— Les trois millions seront remis tout de même à M. le baron.

— La veille du jour où il s'embarquera pour l'Amérique ou une autre contrée.

— Soit.

— Sur ce, monsieur le baron, je vous quitte pour aller rendre compte de ma mission à qui de droit.

— Monsieur Castora, dit Carini, plus d'envoi de témoins, n'est-ce pas ?

— Sans doute, du moment que nous sommes d'accord, sauf ratification de mes mandants.

— Oh ! des restrictions ?

— Dame, monsieur l'abbé, comme ce n'est pas moi qui verse les millions, je ne puis prendre que des engagements conditionnels.

— Toutefois, monsieur Castora, vous vous engagez à faire ratifier le traité ?

Le regard du jeune homme eût un éclair rapide.

— Pardon, monsieur l'abbé, répondit-il avec hauteur, je ne prends aucun engagement et je ne vois pas à quel titre vous m'en demandez un.

— Monsieur l'abbé parle en mon nom, répliqua vivement le baron, le zèle de mon ami pour mes intérêts est son excuse.

Pedro Castora enveloppa les deux complices d'un regard de profond mépris, puis il se retira en disant :

— Quelle nouvelle infamie machinent-ils ?

## V

### LES YEUX D'UNE FEMME

On se souvient que Carini, jouant fort bien, d'ailleurs, son rôle de vieux prêtre, avait donné rendez-vous à Jean de Chamarande devant l'église Sainte-Cécile. Ce rendez-vous était fixé au lundi, et le marquis, voulant savoir exactement à quel coquin son fils avait à faire, s'était décidé à ne pas mettre fin à l'aventure.

Or, il avait été convenu que le jeune homme irait au rendez-vous, mais accompagné de son père.

Mais, le samedi soir, Jean avait reçu mystérieusement le billet suivant :

« Mon cher enfant,

« Un grand danger, qui n'est, hélas ! que trop réel, menace Mlle Henriette de Simaise ; mais je puis, heureusement, vous donner le moyen de le conjurer.

« Cette grave circonstance m'oblige à changer le jour et l'heure de notre rendez-vous, car il faut agir promptement.

« Donc, demain dimanche, à midi, midi un quart au plus tard, trouvez-vous devant l'église Sainte-Cécile. Là vous attendra une voiture près de laquelle vous reconnaîtrez mon fidèle et dévoué serviteur.

« Soyez exact, mon cher enfant ; à nous deux nous sauverons votre chère Henriette que nous rendrons à sa mère.

» Votre ami,

» L'abbé CLAUDEL.

Jean de Chamarande ne parla point à son père de cette lettre ; mais bien qu'il ne crût pas sérieusement à ce grand danger que courait Henriette, il se dit :

— J'irai seul à ce rendez-vous.

Nous connaissons le caractère aventureux du jeune homme et nous savons qu'il n'était guère accessible à la peur.

Le même sentiment de curiosité auquel il avait obéi une première fois le poussait en avant. Et puis il éprouvait un âpre désir de se retrouver en face de ce coquin qui se cachait sous la robe d'un vénérable prêtre.

Il voulait se donner encore le plaisir d'entendre les paroles hypocrites du faux abbé Claudel ; il lui arracherait son masque ensuite, et ce serait le dénouement de l'aventure.

Dans Jean de Chamarande, Jean Loup reparaisait souvent ; il avait pu, autrefois, redouter l'approche des hommes, mais ce temps était passé ; et celui qui, dans la forêt, avait disputé sa nourriture aux carnassiers affamés, ne pouvait pas avoir peur des fauves humains.

— Après tout, pensait-il, qu'ai-je à craindre ? Rien. M. de Simaise est notre seul ennemi et il n'est plus à redouter, maintenant que mon père n'aurait qu'un mot à dire pour le conduire en cour d'assises. Son intérêt lui commande d'être tranquille. Quant à l'autre, il m'a laissé voir son jeu, c'est une partie des millions de mon père qu'il voudrait prendre ; mais je ne suis plus Jean Loup, je suis Jean de Chamarande et mon père est là.

Assurément on ne songe pas à m'assassiner ; du reste, je ne suis nullement disposé à me laisser égorger comme un mouton.

Dans ma vie d'homme sauvage j'ai lutté avec les loups, et j'ai conservé assez de courage et de force pour ne pas craindre de me trouver aux prises avec un homme, même avec deux.

Je ne suis plus Jean Loup ! s'écria-t-il en se redressant une flamme dans le regard, mais je suis un Chamarande !

Dans tous les cas, ajouta-t-il en souriant, j'aurai mes pistolets dans ma poche.

Quand son père l'eût quitté pour se rendre chez M. de Viclain, le jeune homme s'habilla ; il prit ses armes et, quand midi sonna, il sortit à pied et se dirigea tranquillement, d'un pas ordinaire, vers l'église Sainte-Cécile.

De leur côté, Carini et Caracole avaient pris leurs dispositions en vue de l'enlèvement de Jean de Chamarande.

— A peine la porte du cabinet de Carini fût-elle fermée derrière Carlotta et le baron de Simaise qui se rendaient ensemble en toute hâte, à l'hôtel de Simaise, que le faux comte, avec l'aide de son agent, se mit en état de se transformer.

Très habile dans l'art de se grimer, en moins de dix minutes le bandit se rendit méconnaissable.

Sa tête faite, une perruque à tonsure, des lunettes, une calotte noire, des souliers à boucles et une soutane complétèrent le déguisement. On lui aurait donné alors le bon Dieu sans confession, selon l'expression vulgaire.

Le coquin pouvait jouer d'autant plus habilement son rôle d'abbé, qu'il n'avait, comme on l'a vu déjà, rien oublié de son passage au séminaire.

— Voyons, dit-il à Caracole, tu es bien sûr de tes hommes ?

— Comme de moi-même.

— La voiture est bien celle que j'ai choisie ?

— Toujours la même, solide, ne pouvant s'ouvrir de l'intérieur ; les glaces ne se baissent pas et un rideau de tôle remplace les stores.

—C'est parfait. As-tu le flacon ?  
 —Tout est prêt ; l'éponge, la compresse, le mouchoir.  
 —Et la cellule ?  
 —Est en bon état.  
 —Autre chose : je me défie du marquis de Chamarande ; maintenant que Jean Loup sait qu'il est son fils, le garçon a pu instruire son père.

—C'est possible ; mais le contraire l'est aussi.  
 —C'est vrai. Si Jean a parlé, il y a deux hypothèses à admettre ; ou le marquis lui aura défendu de se trouver au rendez-vous, ou il lui a donné le conseil de s'y rendre, mais accompagné.

—Parfaitement raisonné.  
 —Si le jeune homme ne vient pas ou s'il n'est pas seul, nous n'aurons qu'à constater notre échec.

—Et à prendre nos mesures pour qu'il n'ait pas de conséquences fâcheuses pour nous.  
 —De ce côté, j'ai pris nos précautions. Aux premières menaces d'intervention de la police, je préviendrais que je ne suis que l'instrument du baron, et j'ai là un papier qui le prouve.

—Nous pouvons donc marcher sans crainte, maître.  
 —Et je n'ai plus qu'à souhaiter que tu réussisses.  
 —J'espère.  
 —Mais midi va bientôt sonner, file. Du reste, j'entends la voiture.

Une voiture s'arrêtait, en effet, devant la porte.  
 Caracole descendit précipitamment.

.....  
 Il était midi et quelques minutes.  
 Les fidèles sortaient de l'église après avoir assisté à la dernière messe. Les coupés se croisaient devant le portail de Sainte Cécile. Mais, successivement, les voitures de maître disparurent. La foule s'écoula peu à peu et la petite place redevenit déserte.

Une jeune femme ayant son voile baissé, qui était restée dans l'église après tout le monde, parut sur le haut des marches du portail. Ses yeux tombèrent sur une voiture d'aspect assez singulier, attelée de deux forts chevaux.

Près de la portière de la voiture se tenait immobile un homme portant la longue redingote d'un valet de pied. La jeune femme voilée reconnut l'individu.

—Tiens, murmura-t-elle, c'est Caracole, l'âme damnée du comte Carini ; que vient-il faire là, déguisé un valet de pied ? Elle descendit deux marches et se disposait à rejoindre sa voiture, qui l'attendait à quelques pas, lorsqu'elle vit, traversant la place, un jeune homme de haute mine, qu'elle crut reconnaître. Étonnée, elle resta immobile sur la marche de l'escalier.

Comme le jeune homme s'approchait, une tête de femme voilée se montra à la portière de la grande voiture à l'aspect singulier, une petite main délicieusement gantée souleva le voile et fit voir au jeune homme un visage ravissant qu'un sourire gracieux semblait illuminer.

Un geste, accompagné d'un regard, firent comprendre à Jean de Chamarande que cette voiture et cette femme étaient là pour lui. Sans hésiter il s'avança vers la portière.

Alors, dans le valet de pied qui le saluait, Jean reconnut le serviteur de l'abbé Clausel.

Sur les marches de l'église, la jeune femme voilée paraissait agitée.

—Je ne l'ai vu qu'une fois, pensait-elle, je ne suis pas bien sûre que ce soit lui ; il faudrait que je puisse voir entièrement sa figure.

Comme pour lui donner satisfaction, Jean se retourna de son côté et lui montra en plein son visage.

—C'est lui, c'est bien lui ! dit-elle ; quand on a vu cette belle et noble figure une fois, on ne l'oublie jamais ; oui, c'est le marquis de Chamarande, que j'ai vu hier soir chez Pedro.

Caracole ouvrait obséquieusement la portière.  
 Le jeune homme mit le pied sur le marche-pied, et la jeune femme voilée remarqua qu'après l'avoir poussé rudement dans

la voiture, Caracole s'empresait de refermer la portière ; elle remarqua également que la glace de la portière se recouvrait d'une espèce de volet ; de plus elle entendit comme un cri étouffé

—Oh ! oh ! fit-elle, qu'est-ce que cela veut dire ?  
 Mais l'ami de Pedro vient de tomber dans un piège ; ce qui se passe ressemble fort à un enlèvement !

Sans perdre son temps à réfléchir, elle alla se jeter dans sa victoria en disant à son cocher :

—N'importe où il ira, suivez ce grand landeau noir, mais à distance et sans affectation.

Le landeau avait déjà pris l'avance de quelques mètres. La victoria le suivit.

Après avoir fermé la portière et vu le landeau s'éloigner, Caracole se frotta vivement les mains et se dirigea pédestrement vers la demeure de son maître.

Le bandit n'avait pas plus remarqué la jeune femme voilée sur les marches de l'église qu'il n'avait vu la victoria se lancer à la poursuite du landeau.

Cette jeune femme, qui venait d'assister à l'enlèvement de Jean de Chamarande, était Mlle Charlotte.

La veille, dans l'après-midi, Charlotte s'était rendue chez Pedro Castora, son ami, son protecteur et son bienfaiteur, pour lui faire part des nombreuses difficultés qu'elle rencontrait à la mairie, vu l'absence de papiers qu'elle ne pouvait fournir, et le prier, n'ayant que lui à qui elle put s'adresser, de vouloir bien lui venir en aide en cette circonstance.

Charlotte pensait avec raison que, grâce à ses hautes relations, Pedro pourrait vaincre les obstacles et hâter ainsi son mariage qui, par l'absence des pièces nécessaires, menaçait d'être retardé indéfiniment.

Elle n'avait pas rencontré Pedro qui, nous le savons, avait passé toute l'après-midi en compagnie de Suzanne et de M. de Violaine.

Mais ayant appris par le valet de chambre que Castora recevrait le soir quelques amis intimes et que par conséquent, il serait chez lui toute la soirée, elle se retira en se promettant de revenir le soir entre neuf et dix heures.

Elle n'y manqua point.  
 —Vous venez un peu de bonne heure, lui dit le valet de chambre.

—N'importe, répondit-elle, j'attendrai.  
 On la fit entrer dans un petit salon où elle resta seule pendant une longue demi-heure, s'occupant, pour tuer le temps, à feuilleter des albums.

Cependant elle finit par trouver qu'elle attendait bien longtemps. Alors, elle se hasarda à sortir du salon et à pénétrer dans une vaste antichambre où elle espérait revoir le valet de chambre.

Elle se trouva là, tout à coup, en face de Jean de Chamarande et de Landry, qui venaient d'arriver, précédant de quelques minutes, le marquis et la marquise.

Jean la salua avec une grande politesse et elle lui rendit son salut, rougissante et un peu honteuse.

Presque aussitôt le domestique annonça :  
 " Monsieur le marquis de Chamarande."

Charlotte suivit des yeux le jeune homme qui entra dans le grand salon.

—Vous vous impatientez, lui dit le valet de chambre.  
 —Un peu,

—Vous feriez bien, je crois, de ne plus attendre.  
 —Est-ce que ce jeune marquis est un ami de M. Castora ?

—Certainement, et des plus intimes. Nous n'avons ici, ce soir, que les meilleurs amis de mon maître. Je dirai même que c'est comme une réunion de famille, et tout indique que M. Castora sera dans l'impossibilité de vous recevoir.

—C'est bien fâcheux, j'ai tant besoin de le voir et de lui parler.

—Je comprends ; mais si vous me permettez de vous donner un conseil...

—Eh bien ?

—Je vous engage à remettre votre visite à demain ; dans l'après-midi vous trouverez M. Castora seul, et vous aurez la satisfaction de pouvoir causer plus longtemps avec lui.

Charlotte poussa un soupir.

—Je me rends à vos raisons, dit-elle.

Et elle s'en alla.

Elle rentra chez elle et changea de toilette pour se rendre à la soirée de Pomme-d'Api où, d'ailleurs, on ne la vit qu'un instant.

Elle connaissait Caracole, l'ayant vu plusieurs fois avec le comte Carini, son maître, chez la grande Caro. De plus, elle savait que le maître et le valet s'occupaient d'une infinité de choses ténébreuses et plus ou moins malpropres.

Si Charlotte n'avait pas reconnu Caracole près de la voiture suspecte qui stationnait devant Sainte-Cécile, son attention n'aurait probablement pas été éveillée, ou bien, elle n'eût vu dans ce qui s'était passé sous ses yeux qu'une aventure galante ; mais la présence de l'agent de Carini lui avait révélé le caractère criminel du fait. Aussi elle ne douta point qu'un piège eût été tendu au jeune homme. Et ce jeune homme était M. de Chamarande, un ami intime de Pedro Castora !

Et c'est le hasard qui lui offrait l'occasion unique peut être de témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur !

Elle n'hésita pas. Il fallait qu'elle sût où l'on allait conduire le jeune homme.

—Celui-ci était à peine entré dans la voiture, qu'il comprit qu'il était tombé dans un piège.

En effet, des mains vigoureuses le saisirent et le jetèrent sur une banquette.

Il voulut se relever et se défendre ; mais en même temps que deux hommes le saisissaient pour paralyser ses mouvements, la femme lui plaçait sur la bouche et le nez une éponge imbibée d'un liquide qui produisit aussitôt son effet.

Jean n'eut que le temps de pousser une plainte.

Ses jambes et ses bras s'engourdirent tout à coup et, sans être évanoui, ni même endormi, il ne pouvait plus remuer. Son corps était inerte et ses membres comme morts. Il y avait un nuage devant ses yeux, un bourdonnement étrange se faisait dans ses oreilles et sa langue était paralysée comme son corps.

La voiture roulait avec une rapidité vertigineuse.

Au bout de trente-cinq minutes elle arrivait à Auteuil et s'arrêtait devant une ruelle étroite et sombre.

Charlotte fit arrêter sa victoria à une certaine distance et mit pied à terre. Comme une femme qui se promène et qui n'est pas loin de son domicile, elle explora les abords de la ruelle. Elle vit qu'elle donnait accès à une maison de modeste apparence, à deux étages, bâtie entre cour et jardin, et ayant sa façade de l'autre côté.

Satisfaite sur ce point, la jeune femme remonta dans sa voiture et attendit quelques instants.

Après vingt minutes écoulées, le landeau reprit la route de Paris. Les glaces, cette fois, étaient baissées et laissaient apercevoir à l'intérieur deux hommes. La femme n'étant plus avec les hommes, Charlotte put facilement conclure qu'elle était restée dans la maison avec le jeune homme.

La victoria avait suivi le landeau à l'aller, elle le suivit au retour jusqu'au boulevard des Batignolles où il alla se remiser.

Immédiatement, et sans perdre une minute, Charlotte se fit conduire chez Pedro Castora.

Elle avait hâte de l'informer de sa découverte.

Il était près de deux heures.

—Vous n'avez pas de chance, dit le valet de chambre à la jeune femme. Monsieur est sorti et n'a point dit à quelle heure il rentrerait. Jamais mon maître n'a été si occupé et si préoccupé surtout ; bien certainement il se passe quelque chose de grave qui intéresse ses amis.

—Ah ! fit Charlotte. Je serai, je l'espère, plus heureuse une troisième fois, ajouta-t-elle. Néanmoins, je vais laisser un mot à M. Castora.

Elle écrivit rapidement quelques lignes et recommanda vi-

vement au valet de chambre de remettre son billet à M. Castora dès qu'il rentrerait, à moins qu'on ne puisse le lui faire parvenir avant.

## VI

## PAMÉLA

Jean de Chamarande avait été transporté dans la maison de la ruelle et descendu au sous-sol dans une pièce assez grande, dont on avait fait une chambre, la cellule, ainsi que l'avait appelée Carini parlant à Caracole.

Dès que la femme, sur laquelle comptait Carini pour jouer auprès du fiancé d'Henriette le rôle d'une Armide, fut laissée seule avec le jeune homme, elle s'empressa de le tirer de son état de torpeur, ce qui dura un petit quart d'heure.

Alors le prisonnier regarda autour de lui cherchant à rappeler ses esprits.

Il se trouvait, non dans un cachot, mais dans un délicieux boudoir, boudoir capitonné, imprégné de parfums et meublé avec un grand luxe.

La pièce était voûtée et sans fenêtre.

Un puissant ventilateur renouvelait l'air. Les murs étaient tendus de soie cramoisie.

Une lampe pendait au plafond et des torchères garnies de bougies parfumées, appliquées aux murailles, éclairaient des divans, des glaces, des bronzes.

Jean passa plusieurs fois ses mains sur son front comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé et qu'il ne rêvait pas.

Il était à demi couché sur un divan ; à ses pieds, accroupie sur un large coussin, se tenait une jeune femme plutôt gracieuse que belle, mais à coup sûr très séduisante.

Elle était coquettement vêtue d'une tunique de cachemire rouge. Le regard était tendre, le sourire adorable, et il y avait dans son attitude une langueur pleine de charme.

Des fleurs aux senteurs pénétrantes, une cassolette d'où s'échappaient des effluves aphrodisiaques, remplissaient l'étrange boudoir d'une vapeur enivrante.

Jean était un puritain. Tout frais sorti des mains de la civilisation, il en ignorait et n'en comprenait pas encore les raffinements. D'ailleurs, il avait le cœur trop plein du souvenir et de l'image d'Henriette pour se laisser enthousiasmer. Aussi était-ce d'un air plus curieux que charmé qu'il interrogeait du regard la jeune femme.

Il se dégagea doucement releva la jeune fille et la fit asseoir en face de lui.

—Voyons, madame, dit-il d'une voix demi sérieuse, voudriez-vous m'apprendre ce que signifie cette comédie ?

—Est-ce que vous ne l'avez pas un peu deviné ? répondit la jeune femme en l'enveloppant de son regard langoureux.

—Pas le moins du monde, je vous assure.

—C'est l'amour qui vous a conduit ici ?

—Ah ! ah ! c'est... l'amour ; l'amour de qui, je vous prie ?

—Le mien. Est-ce que vous ne me trouvez pas assez jeune pour être amoureuse et assez belle pour inspirer l'amour ?

—Vous êtes jeune et charmante, je le reconnais ; vous êtes à l'âge de l'amour et vous êtes faite pour être aimée... Mais nous ne nous connaissons pas, nous nous voyons aujourd'hui pour la première fois ; comment voulez-vous que je croie à votre amour pour moi et comment voulez-vous que je puisse vous aimer ?

Car elle était de bonne foi, cette nouvelle Circé, l'indifférence de ce jeune et beau garçon l'avait enthousiasmée.

Jean la regarda froidement. Et cependant il subissait malgré lui l'influence de cette atmosphère parfumée ; mais il aimait d'un amour vrai, profond, inattaquable, et son amour le rendait fort contre toutes les tentations.

—Écoutez-moi, dit-il, je ne vous dédaigne ni ne vous blâme ; mais je ne puis ni ne veux vous aimer.

—Alors, répliqua-t-elle d'un air sérieux, avec un accent de jalousie vraiment incompréhensible, vous aimez une autre jeune fille ?

—Oui, j'aime. Il n'y a, en effet, qu'un amour comme celui qui est en moi, qui puisse triompher de mon cœur.

—Eh bien, je ne vous remercie pas de m'avoir fait cet aveu.  
 —En quoi peut-il vous offenser ?  
 —Sachez, monsieur, qu'une femme est toujours profondément humiliée d'avoir été repoussée, même d'un homme qu'elle n'aime pas, à plus forte raison quand elle aime.  
 —Allons, allons, ne me dites pas que vous m'aimez ! Elle eut un mouvement de tête adorable.  
 —Je ne vous aimais pas tout à l'heure et je ne voulais que vous éprouver, expliqua-t-elle ; mais, maintenant, je sens que je vous aime ; ou, je t'aime, je t'aime ! ajouta-t-elle les yeux pleins de flammes.  
 —Si vous dites vrai, je vous plains ; nous n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas ? Veuillez donc, je vous prie, me permettre de sortir d'ici.  
 Jean se leva et marcha vers une porte.  
 La jeune femme secoua la tête.  
 —Je voudrais vous faire sortir, dit-elle, que je ne le pourrais pas : nous sommes ici prisonniers l'un et l'autre.  
 —Je ne comprends pas, expliquez-vous ?  
 —C'est facile : nous sommes enfermés ici, et pour que nous puissions sortir, il faut attendre qu'on vienne nous délivrer.  
 Le jeune homme commençait à perdre patience ; il chercha à ébranler la porte, elle ne bougea même pas.  
 Soudain, il aperçut une petite issue pratiquée dans un angle ; il y courut.  
 C'était un cabinet de toilette au grand complet.  
 —Rien, fit-il, rien.  
 Il revint près de la jeune femme.  
 —Ecoute, lui dit-il, tu vas me faire sortir d'ici, je le veux !  
 —Mais, je vous l'ai dit, je ne le puis.  
 —Si tu m'ouvres ou me fais ouvrir cette porte je te donnerai vingt mille francs.  
 —Vingt mille francs ! fit elle tout interloquée.  
 —Ah ! tu vois bien que tu le peux !  
 —Non, malheureusement, non, je vous le jure.  
 —Tu auras trente mille francs.  
 —Nous sommes enfermés.  
 —Quarante mille francs !  
 Elle secoua la tête.  
 —Ah ! tu dis non. Eh bien, tu as une minute pour te décider. Accepte ce que je t'offre ou je t'étrangle.  
 —Alors, tuez moi, car je ne sais pas comment nous pourrions sortir de cette prison.  
 La physionomie du jeune homme prit une expression terrible. Il marcha vers la jeune femme les mains en avant.  
 Epouvantée, elle recula jusqu'au fond de la pièce ; puis elle tomba sur ses genoux en s'écriant :  
 —Grâce, grâce !  
 Jean comprit que la malheureuse ne le trompait pas ; sa colère s'apaisa aussitôt.  
 Il prit la main de la jeune femme, l'aida à se relever, puis l'ayant rassurée d'un mot, il la fit asseoir.  
 —N'ayez plus peur, dit-il, je vous crois.  
 —Oh ! oui, croyez moi.  
 —Causons, mais répondez-moi franchement.  
 —Je suis prête à vous dire tout ce que je sais.  
 —Comment vous appelez-vous ?  
 —Paméla.  
 —Eh bien, Paméla, pourquoi m'a-t-on enfermé ici avec vous ?  
 —Pour que je vous y retienne.  
 —Mais puisque nous sommes ensemble dans ce cachat, on pouvait tout aussi bien m'emprisonner seul.  
 —C'est vrai, et je ne comprends pas plus que vous. Ce que je puis deviner, c'est qu'on ne vous veut pas trop de mal, ajouta-t-elle en rongissant malgré elle.  
 —Oui, vous avez reçu l'ordre de m'influencer, dans quel but ?  
 —Probablement pour vous faire trouver moins long le temps de votre captivité, répondit-elle en baissant les yeux.  
 Jean était complètement dérouté ; plus il s'interrogeait, plus il se souvenait de sa conversation avec le vieux prêtre, moins il comprenait.

—Paméla, reprit-il après quelques minutes de réflexions, pouvez-vous me dire à qui vous avez obéi en venant m'attendre devant l'église de Sainte-Cécile ?  
 —Oui, monsieur, bien qu'en parlant je m'expose à un grand danger.  
 —Rassurez-vous, Paméla ; tôt ou tard nous sortirons d'ici, et je vous promets que des mesures seront prises pour que vous n'ayez rien à craindre.  
 —Ah ! monsieur, Dieu veuille que vous puissiez me tirer des griffes de cet homme.  
 —Nous vous en tirerons, et les quarante mille francs que je vous offrais tout à l'heure, vous le surez.  
 —Comme vous êtes bon !  
 —Eh bien, ce nom ?  
 —L'homme qui vous a fait enlever est le comte Carini.  
 —Carini ! fit Jean en fouillant ses souvenirs pour y trouver écho de ce nom ; Carini ! je ne connais personne de ce nom et je ne crois pas que ce mot ait jamais été prononcé devant moi. Quel homme est-ce que ce comte Carini ?  
 Paméla lui fit le portrait de l'Italien.  
 Mais, cette fois encore, Jean ne reconnut personne qu'il eût vu.  
 —Savez-vous si ce comte Carini a des relations avec un certain abbé Clausel ? demanda-t-il.  
 Paméla sourit.  
 —Pourquoi souriez-vous ?  
 —Parce que le comte Carini et l'abbé Clausel sont le même homme ; si vous connaissez l'abbé, vous connaissez le comte Carini, qui prend toutes sortes de déguisements, selon les rôles qu'il a à jouer, qui change de figure comme il veut et se vieillit ou se rajeunit à volonté.  
 —Très bien ; voilà un précieux renseignement. Donc, c'est ce comte Carini qui nous a fait enfermer ici ?  
 —Oui.  
 —Savez-vous s'il a agi pour son compte ou pour celui d'un autre ?  
 —Je ne puis trop dire ; j'ai seulement entendu quelques mots de Caracole...  
 —Qui ça, Caracole ?  
 —Le confident du comte Carini, l'homme qui vous a ouvert la portière.  
 —Oui, oui, je l'ai reconnu ; et qu'avez-vous entendu dire à Caracole ?  
 —"L'affaire du baron est dans le sac !"  
 Ceci jetait une lumière dans les ténèbres. Evidemment il s'agissait du baron de Simaise. Ainsi, c'était son oncle qui l'avait fait séquestrer comme vingt-cinq ans auparavant.  
 Pourquoi ?  
 —Était-ce pour se venger ou pour mettre le marquis à contribution ? La première hypothèse n'était guère admissible, car si le baron eût voulu se venger, faire disparaître le fils de son frère, on ne lui aurait pas donné ce singulier géôlier.  
 Ce que voulait M. de Simaise était donc de forcer le marquis de Chamarande à lui remettre une forte somme d'argent.  
 —Mais, se disait le jeune homme, pourquoi a-t-on mis cette jeune femme près de moi ?  
 Jean ne parvenait pas à comprendre.  
 —À quoi songez-vous ? lui demanda Paméla.  
 —Eh, parbleu ! à sortir d'ici.  
 La jeune femme hoché la tête.  
 —Vous n'y parviendrez, dit-elle ; d'autres l'ont tenté sans y réussir ; nous devons attendre qu'on vienne nous ouvrir.  
 —Vous avez donc déjà été enfermés ici avec quelqu'un ?  
 —Oui, répondit-elle.  
 —Dans quel but ?  
 —Pour obtenir d'un fils de famille récalcitrant des signatures qu'il refusait et qu'il me donnait, à moi.  
 —Mais cet homme est un immonde scélérat !  
 —Oh ! oui.  
 —Ne vous en déplaît, je vais chercher une issue... Il faut absolument que je sorte... Tous ceux que j'aime doivent être

dans des inquiétudes mortelles, mon père, ma mère, mes amis.

—Et elle, murmura Paméla.

Jean n'eut pas l'air d'avoir entendu. Il commença ou plutôt recommença son inspection du lieu, soulevant les portières, dérangeant les meubles. Il ne découvrit rien. Il tira sa montre ; elle marquait trois heures et demie.

—Dites moi, Paméla, demanda Jean, quand le séjour ici doit se prolonger, n'apporte-t-on pas à manger aux prisonniers ?

—Non.

—Comment, non... On les prend donc par la famine ?

—Carini est un homme de précautions, répondit-elle en souriant. Vous allez voir.

Elle souleva le couvercle d'un divan dans l'intérieur duquel se trouvaient plusieurs bouteilles de vin, un pâté, une volaille froide et tous les ustensiles nécessaires pour manger.

En faisant sa question, Jean n'avait pas du tout songé qu'il pourrait avoir faim ; il avait simplement conçu le projet de se jeter sur la personne qui se présenterait, espérant que, grâce à la force extraordinaire dont il était doué, il aurait facilement raison de toute résistance. Mais cet espoir lui échappa. Il s'assit accablé. Paméla gardait le silence.

Jamais elle ne s'était trouvée en face d'un pareil homme.

Elle avait vécu jusqu'à ce jour dans un monde de viveurs vieilliss ou d'adolescents naïfs, pour lesquels elle n'avait éprouvé qu'une médiocre sympathie.

Rarement un caprice né du hasard ou d'une tendance d'esprit particulière s'était glissé dans son cœur.

Et puis Jean paraissait si malheureux, qu'elle se sentait prise d'une grande pitié pour lui, et qu'elle eût donné beaucoup pour lui rendre un peu de courage.

—Voyons, monsieur, dit-elle timidement au jeune homme, vous, un homme fort, ne vous laissez pas aller au découragement ; votre captivité ne saurait durer longtemps ; un homme de votre monde ne disparaît pas ainsi sans qu'on s'en inquiète.

—Je vous remercie, ma chère enfant ; je ne me décourage point ; ah ! j'ai traversé des phases bien autrement terribles que celle-ci ; mais alors j'étais seul, et aujourd'hui j'ai une famille. C'est à la pensée des tourments que mon absence prolongée va causer au mien, que je m'épouvante. Et puis cela peut avoir des conséquences très graves. Si vous aviez un père, une mère comme les miens, vous comprendriez ma douleur.

Paméla soupira et ses yeux se mouillèrent de larmes.

—Hélas ! dit-elle tristement, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère ; je suis une enfant de l'hospice et voilà pourquoi l'on se sert ainsi de moi.

## VII

## LA LUTTE

Mlle Charlotte était rentrée chez elle bien décidée à y attendre, sans bouger, Pedro Castora qui, certainement, se hâterait d'accourir, aussitôt qu'il aurait pris connaissance des quelques lignes pressantes qu'elle lui avait écrites.

Après une attente d'une heure, qui lui parut longue comme un siècle, Charlotte, tremblant qu'un malheur n'arrivât, retourna chez Pedro Castora.

—Oh ! il faut absolument que je voie votre maître, dit-elle au valet de chambre.

—Mais, mademoiselle, M. Castora n'est pas rentré.

—Et il est sorti depuis ce matin !

—Depuis ce matin.

—Voyons, vous ne me trompez pas ?

—Je vous dis la vérité ; tenez, voilà la lettre que vous avez laissée pour lui.

—Il fallait la lui faire parvenir.

—Nous ignorons où est M. Castora.

—Mon Dieu, mon Dieu ! Et en ce moment les minutes sont des heures !... Ecoutez, mon ami, je vous assure qu'il est de

la plus grande importance que M. Castora ait ce billet ou que je le voie, ce qui vaudrait encore mieux, car la vie d'un homme, d'un de ses amis est peut-être en danger.

—Malheureusement, mademoiselle, je ne saurais vous dire ce que j'ignore. Tout ce que je sais, c'est que M. Castora est allé ce matin chez M. le marquis de Chamarrande.

—Ce jeune homme que j'ai vu ici hier et qui m'a saluée ?

—Vous avez vu hier M. le comte Jean de Chamarrande, le fils de M. le marquis de Chamarrande.

—Il me semble que vous l'avez annoncé en lui donnant le titre de marquis.

—C'est vrai ; mais c'était une erreur volontaire.

—Enfin, qu'importe. Eh bien, c'est de ce jeune homme qu'il s'agit.

—En vérité !

—Vite, vite, donnez-moi l'adresse de M. le marquis ; soyez certain que M. de Chamarrande et M. Castora ne vous feront aucun reproche de votre indiscrétion.

Le valet de chambre donna l'adresse.

—Merci, dit Charlotte, et soyez tranquille, mon ami, je prends tout sur moi.

La jeune femme s'empressa de remonter dans sa voiture, en donnant au cocher l'adresse du marquis de Chamarrande.

Le marquis et la marquise avaient déjeuné chez M. de Violaine.

A partir de deux heures on commença à trouver surprenant que Pedro Castora et Jean, qui étaient attendus, n'eussent pas encore paru. A l'impatience succéda vite l'inquiétude.

Pedro Castora avait dû remplir sa mission auprès du baron de Simaise, pourquoi donc ne revenait-il pas ?

Suzanne ne disait rien ; mais elle ne cherchait pas à cacher sa contrariété. Comment Pedro pouvait-il rester une journée entière sans la voir ? Assurément ce n'était point sa faute ; et comme toutes les femmes sont ingénieuses à se tourmenter, elle voyait son fiancé entouré de dangers.

Quand trois heures sonnèrent, on était dans une inquiétude mortelle. Personne, pas un message, rien toujours ! On ne savait plus que dire. Pedro Castora d'un côté et Jean de l'autre, auraient-ils été victimes de quelque guet-apens ? On connaissait le baron et l'on savait trop bien qu'il était capable de tout.

Le marquis et la marquise se décidèrent à revenir boulevard de Strasbourg.

Là, ils apprirent que leur fils était sorti à midi, seul et à pied.

—Mon enfant est tombé dans un piège ! s'écria la marquise éperdue de terreur.

Le marquis essaya de la rassurer, mais lui-même était loin d'avoir l'esprit tranquille.

Sur ces entrefaites, Charlotte arriva. Pour ne pas perdre de temps en pourparlers, la jeune femme dit tout de suite au valet de pied qui vint à sa rencontre :

—Veuillez prévenir M. le marquis qu'une personne qui lui apporte des nouvelles de son fils désire lui parler.

—Venez, madame, venez vite, répondit le serviteur, qui connaissait les inquiétudes de son maître.

Le marquis était aux aguets ; chaque coup de sonnette le faisait bondir hors de son cabinet ; il accourut au-devant de la visitante et ce fut lui qui ouvrit à Charlotte la porte de l'antichambre.

—Madame apporte des nouvelles de M. le comte, dit le domestique.

Le marquis saisit les mains de la jeune femme et l'entraîna dans la première pièce qui s'ouvrit devant lui.

—Parlez, madame, dit-il, parlez vite et comptez sur ma reconnaissance.

Rapidement, d'une voix émue, Charlotte raconta ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait fait.

—Voulez-vous m'accompagner à Auteuil, madame ? demanda le marquis.

Celui-ci sonna.

—Qu'on attèle, et vite, dit-il à son valet de chambre, qui parut. Prévenez Pierre qu'il m'accompagnera.

Il continua, s'adressant à Charlotte.

Nous avons quelques minutes, madame, je vais vous présenter à Mme la marquise qui va vous bénir.

— Oh ! monsieur, dit Charlotte en rougissant, ne faites pas cela, je ne mérite pas cet honneur.

A ce moment la marquise entra.

Elle venait d'être instruite par le valet de pied qu'une dame apportait des nouvelles de son fils.

— Qui que vous soyez, madame, dit-elle, je vous bénis, et laissez-moi vous embrasser.

— Oh ! madame, madame, fit Charlotte, si vous saviez.

— Je sais que vous nous apportez des nouvelles de mon fils ; toutes les mères feraient ce que je fais.

Et avant que Charlotte ait pu s'en défendre, la marquise la serrait dans ses bras en pleurant.

— La voiture de monsieur le marquis est avancée, dit le valet de chambre, se montrant à la porte.

La marquise interrogea son mari du regard.

— Madame et moi, répondit M. de Chamarrande, nous allons chercher votre fils.

— Et offrant son bras à Charlotte, qui, toute stupéfaite et pleurant, ne savait quelle contenance tenir, ils s'éloignèrent rapidement. Le marquis fit monter la jeune femme dans la voiture la première, ni plus ni moins que si elle eût été une duchesse.

Pierre, un gaillard taillé en Hercule, prit place à côté du cocher.

— A Auzeuil et au galop, dit le marquis.

Les chevaux partirent comme un trait.

Après une course rapide de vingt-cinq minutes, Charlotte donna l'ordre d'arrêter.

— Est-ce que nous sommes arrivés ? demanda le marquis.

— Pas tout à fait ; mais je crois que nous ferons bien de laisser ici votre voiture.

Ils mirent pied à terre.

— Dois-je suivre monsieur le marquis ? demanda Pierre.

Pierre était un ancien zouave très dévoué à son maître et peu facile à intimider.

— Certainement, répondit le marquis, si je t'ai amené, mon brave, c'est en pensant que je pourrais avoir besoin de toi.

Le cocher ouvrit le coffre de la voiture et tendit deux revolvers.

— Un pour toi, l'autre pour moi, dit le marquis au zouave. N'y a-t-il pas aussi dans le coffre un marteau, une pince ?

— Oui, monsieur le marquis, et des cordes.

— C'est parfait ; donnez tout cela à Pierre.

Guidés par Charlotte, les deux hommes marchèrent vers la ruelle.

Comme le tantôt, l'endroit était absolument désert.

Pendant que sa voiture brûlait le pavé des rues, le marquis s'était demandé s'il ne devait pas réclamer le secours du commissaire de police, c'est à dire de saisir la justice d'une plainte en séquestration, et de se faire ouvrir la porte de la maison au nom de la loi. Mais en cette circonstance encore le marquis se trouva encore arrêté par la crainte du scandale.

S'il mettait un commissaire de police en demeure de se faire ouvrir la porte, ou au besoin de l'enfoncer, une enquête serait ordonnée, et alors arriverait fatalement tout ce qu'on avait mis tant de soin à éviter.

Et le marquis se dit :

— Si j'échoue personnellement, il sera toujours temps de recourir à cette dure extrémité. Oui, oui, à moins que je n'y sois absolument forcé, il ne faut pas que le nom de Simaise et celui de Chamarrande défrayent la chronique des tribunaux.

On arriva dans la ruelle.

— Madame, dit le marquis à Charlotte, vous êtes bien sûre que voilà la maison ? Vous comprenez qu'il serait extrêmement fâcheux de commettre une erreur.

— Je ne me trompe pas, monsieur. Tenez, cette pierre sur cette borne, c'est moi qui l'y ai placée ; c'est encore moi qui ai noué ce bout de ruban à cette branche d'arbre.

Le marquis s'approcha alors de la maison, saisit l'anneau d'une chaînette qui pendait le long du pilastre de la porte et tira assez fortement, en prêtant l'oreille.

Un bruit de sonnette retentit. Mais personne ne vint.

L'appel fut répété trois fois, sans plus de succès.

La porte paraissait épaisse et solide ; des lames de fer se croisant la défendaient contre les attaques des voleurs. Le marquis se demandait comment on arriverait à la forcer.

Hélas ! le jour même, Pierre avait été serrurier avant d'être soldat et il n'avait pas oublié tout à fait son ancien métier. A l'aide de la pince il attaqua résolument la fermeture à l'endroit de la gâche.

Après être resté un instant, non pas couragé, mais accablé en reconnaissant son impuissance, Jean de Chamarrande avait retrouvé son énergie d'autrefois.

Certes, il s'était trouvé dans des situations autrement difficiles et périlleuses ; il n'avait jamais compté le nombre de dangers terribles auxquels il avait échappé.

Pourquoi ne sortirait-il pas également vainqueur du piège qu'on lui avait tendu ?

Secondé par Pamela, il se mit de nouveau à la recherche d'une issue.

Au milieu de l'atmosphère chaude et chargée de vapeurs enivrantes où il se trouvait, le jeune homme fut pris d'une soif ardente. Il ouvrit le coffre du divan et prit une des bouteilles et un verre.

— Que faites-vous ? lui demanda Pamela.

— Vous voyez.

— Ne buvez pas.

— J'ai une soif qui me brûle.

— N'importe, ne buvez pas.

— Pourquoi ?

— Une crainte.

— Penseriez-vous que ce vin est empoisonné ?

— Non. Mais je ne serais nullement surprise qu'il contint ou un narcotique ou quelque élixir de nature à troubler vos sens et à vous faire sortir de votre prudente réserve. Vous voyez, ajouta-t-elle avec un soupir, je suis franche avec vous et vous devez m'en savoir gré, je vous assure.

Jean la regarda en fronçant les sourcils.

— Là, là ne vous fâchez pas, monsieur ; je ne suis pas hypocrite.

— A la bonne heure, fit Jean. Soyons ce que nous devons être, deux amis, deux alliés bien unis, n'ayant qu'une pensée, celle de la délivrance.

Et il tendit sa main à Pamela.

Après un moment d'hésitation, celle-ci prit la main du jeune homme et la serra sans arrière-pensée.

— Vous avez raison et c'est signé, dit-elle.

— Puisque vous êtes venue ici plusieurs fois, vous devez savoir ce que c'est que cette maison et dans quelle partie du bâtiment nous nous trouvons ?

— Parfaitement. Nous sommes dans le sous-sol d'une assez belle maison à deux étages, dont l'entrée principale est sur la rue.

— Il est donc impossible que ce sous-sol n'ait pas une communication avec l'intérieur de la maison.

— Sans doute... Mais, attendez donc, je me souviens...

— Dites, dites.

— Que je me rappelle bien, d'abord.

— Eh bien ?

— J'y suis. C'était l'année dernière ; j'étais ici en compagnie du jeune financier qu'il s'agissait de circonvenir.... Ah ! celui-là ne vous ressemblait guère.

— Passons, je vous prie passons.

— Nous étions ensemble depuis vingt-quatre heures. Je me trouvais dans le cabinet de toilette quand je vis, tout à coup, un panneau, que je croyais tout simplement un mur plein, s'abaïsser sur une largeur d'environ cinquante centimètres, et donner passage au comte Carini lui-même.



J'eus peur et j'allais crier quand le comte, d'un geste impérieux, n'imposa silence.

Mon compagnon dormait profondément sur un divan. Carini s'approcha de lui, le fouilla, s'empara de deux lettres, puis disparut par le même chemin. Derrière lui le panneau reprit sa place.

— Au cabinet de toilette ! cria Jean et trouvons le secret du mur.

Sur les indications aussi précises que possible de Pamela, le jeune homme se mit en devoir de chercher le panneau mobile. Rien ne révélait son existence. Aucune trace.

Un enchevêtrement de moulures, qui se reproduisaient partout, devait dissimuler tout ce qui pouvait révéler une solution de continuité.

Tout à coup, la jeune femme se frappa le front.

— Attendez, dit-elle, un autre souvenir me revient ; je crois bien me rappeler que le comte Carini, avant de sortir, se baissa et souleva un coin de cette toile cirée.

— Ah ! fit Jean.

Il se mit à genoux et écarta la toile cirée qui recouvrait le parquet. Il ne vit rien, d'abord ; mais en passant la main sur le sol, il rencontra une légère aspérité, ronde comme la tête d'un clou doré. Il appuya fortement.

Aussitôt il poussa un cri de joie.

Le panneau descendait lentement.

Pamela battit des mains.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, Jean, en se relevant, embrassa la jeune femme. Celle-ci, toute surprise de cette caresse inattendue, ne put que murmurer, du ton d'une vierge effarouchée :

— Oh ! monsieur !

Le jeune homme sourit.

— En avant ! s'écria-t-il.

Et tirant de sa poche un mignon revolver, il franchit hardiment le passage.

Pamela le suivit en murmurant :

— Ma foi, au petit bonheur !

Le panneau s'était ouvert sur une espèce de palier, tout semblable à l'entrée d'une cave avec son escalier de pierre.

Au-dessus de l'escalier, composé de douze marches, se trouvait une porte à claire-voie par laquelle pénétrait suffisamment de lumière pour éclairer l'escalier.

Cette porte était fermée par un simple loquet. Jean l'ouvrit facilement.

Il se trouva alors dans un vestibule élégant sur lequel s'ouvraient plusieurs portes. Il poussa celle qui était devant lui ; alors, un timbre se fit entendre et au même instant apparut un homme tenant à la main un flambeau.

— Caracole ! exclama la jeune femme avec effroi.

C'était, en effet, l'agent de Carini.

Le bandit resta comme pétrifié en voyant ses prisonniers devant lui, mais sa stupeur fut de courte durée.

— Ah ! coquine, tu nous trahis ! grogna-t-il en montrant le poing à Pamela.

Puis, s'écartant prudemment, il siffla d'une certaine manière.

Aussitôt Jean vit bondir un énorme molosse, ayant les yeux étincelants de férocité.

L'animal vint se placer près de son maître, prêt à sauter à la gorge de l'ennemi au premier ordre.

Lutter avec une bête ! Qu'était-ce que cela pour le jeune homme ?

Il mit son revolver dans la main de Pamela et l'éloigna de lui en lui disant :

— Tirez sur l'homme, s'il bouge.

— Pille, pille, Fox ! ordonna Caracole.

Le chien sauta d'un bond sur le jeune homme, prêt à le recevoir. Avec la promptitude et l'adresse d'un sauvage habitué à se défendre contre les fauves, le comte de Chamarande, redevenu le Jean Loup de la forêt, étreignit l'animal dans ses bras aux muscles de fer et une lutte terrible commença.

Caracole n'était pas poltron et il ne redoutait pas un coup

de feu, mais le bruit de l'explosion pouvait attirer quelques curieux ; il ne bougea pas, comptant sur le chien pour avoir raison de Jean. Celui-ci une fois terrassé, Pamela effrayée se rendait à discrétion, et avec l'aide d'un camarade qu'il attendait et qui n'allait pas tarder à arriver, le prisonnier serait réintégré dans sa prison.

Or, pendant que ceci se passait dans l'intérieur de la maison, Pierre était parvenu, non sans efforts, à ouvrir la porte de l'habitation du côté de la ruelle.

Le marquis entra le premier dans une toute petite cour au fond de laquelle se trouvait une entrée à niveau du sol, conduisant évidemment aux caves.

Une pluie fine commençait à tomber et le vent soufflait avec une certaine violence, ce qui assourdissait le bruit des pas. On descendit douze marches et l'on se trouva devant une porte de chêne bardée de fer.

— Il faut que la pince travaille encore, dit Pierre.

Il attaqua la serrure, qui céda à la troisième pesée. Trois nouvelles marches à descendre, puis une autre porte que Pierre dut ouvrir encore, et nos trois personnages se trouvèrent dans le boudoir parfumé.

Le chapeau et le pardessus de Jean étaient sur un divan à côté du manteau et du chapeau de Pamela.

— Voilà qui est étrange, dit le marquis.

Soudain, un bruit sourd arriva dans le boudoir.

Le marquis tendit avidement l'oreille.

— C'est de ce côté, dit Charlotte, montrant le cabinet de toilette ouvert. Le panneau était resté baissé. Le marquis s'élança par l'ouverture suivi de Charlotte.

Quant à Pierre, en stratéliste habile, il sortit par les portes qu'il venait d'ouvrir afin de faire le tour de la maison et de prendre, s'il y avait lieu, l'ennemi par derrière.

— Mais on se bat là-haut ! dit le marquis en bondissant sur l'escalier de pierre ; on égorge mon fils !

Un coup de feu retentit.

Le marquis était dans le vestibule, il s'élança le pistolet au poing, en criant :

— Chamarande, Chamarande !

Un effroyable juron répondit, en même temps qu'une voix de femme jetait ce cri désespéré :

— A nous ! à nous !

Malgré sa force et son adresse, Jean, à ce moment, était vaincu.

En prenant l'animal à bras-le-corps, l'intention du jeune homme avait été de l'étrangler, mais dans la demi-obscurité de la salle, il ne s'était pas aperçu que le cou du molosse était garanti par un large collier garni de pointes aigues. Sur cette formidable défense de la bête, Jean sentit se déchirer ses mains nerveuses.

La douleur le força à lâcher prise et à se rejeter brusquement en arrière. Malheureusement son pied glissa sur le parquet ciré et il tomba sur un genou.

Le chien revint aussitôt à la charge.

Le jeune homme eut encore l'adresse de le saisir d'une main par son collier aux dents de fer et de l'autre par une patte ; mais le féroce animal avait la gueule libre et ses crocs terribles menaçaient le visage de Jean.

Pamela vit le danger ; avec un sang froid admirable, quittant Caracole de l'œil, elle s'élança au secours du jeune homme, elle mit le canon du revolver dans l'oreille du chien et fit feu.

Fox roula foudroyé.

Débarassé du chien, Jean se redressa vivement, prêt à se ruer maintenant sur Caracole. Mais un second bandit parut sur le seuil de la porte un couteau à la main.

— Ah ! Negrini, enfin ! s'écria Caracole.

A ce moment, retentit la voix du marquis criant " Chamarande ! " et Pierre apparaissait derrière Negrini.

Un formidable coup de poing étourdit le bandit Italien, il poussa un hurlement de douleur et laissa tomber son couteau, il se baissa pour le ramasser, mais il n'en eut pas le temps ; un second coup de massue l'étendit à terre, tout de son long. Des flots de sang lui sortaient par la bouche, le nez et les oreilles.



Le marquis tenait Caracole en respect sous le canon de son revolver.

—Si tu fais un mouvement, lui dit-il, je te brûle la cervelle.

En deux tours de mains le vieux zouave garrotta Caracole et le jeta sur le parquet à côté de son camarade, qui barbotait dans son sang.

La lutte était terminée.

FIN DE LA DIX SEPTIÈME SÉRIE.

La 13<sup>e</sup> série a pour titre **LE MORT VIVANT.**

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

#### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## OCCASION I

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 518 rue Craig.

### LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

## TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

## Sirop de Térébenthine

ou

### DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT:

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montréal.

5m.—3 nov.

## CHANSONS POPULAIRES

Recueil de Chansons Canadiennes et Françaises, avec la musique, à vendre chez

Poirier, Bessette & Cie, 518 Rue Craig, Montréal

C'est un joli volume de 150 pages contenant 40 jolies chansons comiques et chansonnettes sous le titre de "Succès du Chantour."

Prix: 15 cents le volume franco.

# MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00  
Album. Exposition, 16 morceaux 75c.

#### ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinol . . . . . 40c.  
Poesies de Lamartine, L. Barrolliet . . . . . 50  
Heures de Réverie, L. Gastinol . . . . . 60

#### CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

l'Anfan la Tulipe, L. Varnoy  
Fanfreluche, L. Sorpette  
Dix Jours aux Pyrénées, L. Varnoy  
La Fête Dieu, F. Boissière  
Les Petits Mousquetaires, L. Varnoy  
Le Roi Carotte, J. Offenbach  
Le Tour du Monde, F. Boissière

Chanson de la Cosaque, Hervé  
Carême et Mardi-Gras, J. Uzès  
L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq  
Le Père la Mûne, G. Chidone

#### CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski  
Portrait, M. de Barrival  
Paquerette, C. Michaud  
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin  
Goutte de Rosée, A. Bojeldieu  
Chansons du mois de Mai, Emile Durand  
L'Alcyon, Victor Massé  
Le Jeune Poète, A. de Longperior  
La Louange de Sylvie, Emile Durand  
Reines des Fleurs, A. Reichardt  
L'Etoile du Matin, P. Sculte

Le Vieux Chêne, F. Godefroid  
Doux Revell, D. F. E. Aubor  
Le Rêve Etalé, Emile Durand  
Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni  
Le Révêtement qui Passa, A. Poulhiès  
Un Rêve de Carnaval, V. Mela  
La Jonque des Amants, A. Gouzien  
Nanette, Victor Massé  
Chanson de Fortunio, Alfred de Musset  
Chanson de la Révénse, A. Kettenuis  
Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott  
Suzanne, Victor Massé  
Aubade, Victor Hugo  
Pensez-Moi, L. M. Gortschalk  
Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion  
Chemin Faisant, E. Boulanger  
La Belle Toscane, L. Gordigliani  
Un Premier Amour, F. Bérat  
Le Revell de l'Italie, T. Ritter  
Le Pauvre Marie, A. Barbier

CATALOGUE DE MUSIQUE—Continué

Mandoline, Victor Massé  
L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann  
Frère et Sœur, Henri Pottier  
La Jeune Fille et l'Écho, L. Gaillard  
O Salutaris, A. de L. Grimoard  
6 Mélodies, C. M. de Wobor.  
Le Palanquin, Emile Durand  
Une Nuit de Mai, J. J. Masset

MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lollévro 20c.  
Menuet Favori, par Mozart 20  
Célèbre Menuet, par Boccherini 20  
Menuet, (composé en dormant) Bach 25  
Petit Menuet, Julie Amotony 15  
Menuet sentimental, Chas. Neustedt 20  
Menuet Favori, E. Nollot 20

MARCHES

Petit marche Fantaisiste, par René Lollévro 15c  
Marche Funèbre, par Chopin 25  
Bagatelles, par Mathieu-Manliant 15  
La Marche du Régiment, Carman 20  
Marche Funèbre, Chopin 25  
Défilé de Cavalerie, par G. Michoux 20

GALOPS

For Ever, (Brillant) par L. Ducollet 25c  
Ventre-à-Terre, par P. Chardon 25

VALSES

Valses Célèbres, par Beethoven 35c.  
Exposition Par-à, par Félix Gillès 15  
Edison, par A. de Gravolère 30  
Étief, par Jules Assour 25  
Valse Caprice, Marius Carman 20  
Valse No. 1, F. Chopin 20  
Blanches Colombes, par B. T. Missler 20  
Yvonne, par G. Michoux 25  
L'Éclair, par Flamminio 25  
Valse Célèbre, par F. Chopin 30  
Les Mimosas, (valse de salon) par E. Soumand 35  
Souvenir du Prater, (Valse viennoise) par B. T. Missler 35  
FLOTS argentés, (Grande valse) par A. Coedès 35  
Dans les Lilas, par J. Desmarquoy 35  
Rêve d'Azur, par Gustave David 35  
Clés Etollés, par Gustave David 35  
Poésies des Personnes, par Alfred Guillet 35  
Feuilles d'automne, (Valse brillante) par Arthur David 35  
L'Éclair de rire, par Anatole Lantelme 35  
Belle de Nuit, par C. Blancard 35  
Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Cerd. 35  
Flour de Neige, par Noël Stalars 35  
Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel 40  
Soldatité, par E. Doransart 40  
Perle d'Asie, par P. Rupès 60

POLKA

Victoria, par Louise Springuel 20c.  
La Tour Eiffel, par G. Straus 25  
Le Pays des Fées, par G. Fiorentino 25  
Pantins et Ficelles, par Ch. Morally 20  
Risette, par P. D. Peters 25  
Le chant du Ruissseau, par L. Dessaux 15  
Bébé Polka, par L. Barinçon 15  
Alce de par J. Desmarquoy 25  
Polka des Chénas, par S. Léon 25  
Sens Dessus Dessous, par C. Fagès 25  
Polka des Feuilles, par P. Sauvères 25  
Polka des Favelles, par A. d'Hack 30  
Polka Marche, par P. Fauchey 30  
Patati-Patata, par C. Fagès 35  
Polka des Zèbres, par Flamminio 35  
Briso de Mer, (à main) par B. T. Missler 40

QUADRILLES

Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fangior 25c.  
Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par Léon Duflès 25  
Sauts-à-baton, (brillant) par C. Moyer 25  
La chasse au Mari, par Flamminio 25

MAZURKA

Helena, par E. Provinciall 25c  
Célèbre Mazurka, par Chopin 25  
Première Mazurka de salon, par M. Jallion 30  
Volupté, par F. Poncet 30

POLKA-MAZURKA

Loup y es-tu, par A. de Verville 20c.  
Alsace Lorraine, par Emile Dameron 25  
Brin d'Arbe, par J. Demarquoy 25  
L'Indiscrète, par Gustave David 35  
Miss Mary, par E. Daniel 35

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.  
Espagnole, par A. Doq 20c.  
Heures de Solitude, par A. Manceau 40  
Ronde, par Mozart 20  
Prélude, par Georges Zisso 15

La Pyrrhique, par G. Schmitt 20  
Gavotte, par Bach 15  
Boléro de la Giza Laira, par Rossini 10  
Ballot, par Gluck 10  
Schorzo, par Beethoven 15  
Quasi una Fantasia, par Beethoven 30  
Barcarolle, par Mendelssohn 30  
Caquetage, par E. Cazanouvo 35  
2de Polonoise, par F. Guzman 35  
Sérénade du Gondollar, par E. Cazanouvo 35  
Un Rêve d'Amour, C. de Bernardi 35  
Romance sans Paroles, par Mendelssohn 15  
Les Jeunes Atheniennes, par Sacchini 15  
Sauts ma Gazelle, par Henry Duvernoy 35  
Sérénade, par Schubert 35  
La Truite 35  
L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Doq 35  
Bravoure, (Gavotte) par Désiré Heynberg 40  
Pastorale, par Georges Schmitt 20  
5me Nocturne, par Field 20  
Sérénade de Don Juan, par Mozart 20  
5me Nocturne, par Chopin 25  
Aubade, par Schubert 25  
5me Polonoise, par Chopin 25  
Premier Prélude, par Bach 25  
Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini 25  
Vieille Chanson, par Ch. Neustedt 25  
Apprétonat, par Julien Quignard 35  
Caster et P. l'ux, par Rameau 10  
2me Nocturne, par Chopin 25  
Romance sans Paroles, par L. Ratz 25  
Le Polichinelle, G. Garibaldi 15  
Le Tambour 15  
Le Flûte 15  
Le Pistolet 15  
Le Pantin 15  
Chansons d'autrefois, M. Carman 15  
Danse du XVIIIe siècle 15  
Fête Bretonne 15  
Menuetto Capricioso 15  
Scherzetto 15  
Fonille d'Album, Jules Schulhoff 15  
Don Juan, J. Rummel 20  
Bolisario 20  
Flûte Enchantée 20  
Solitude 20  
Troisième Idylle, Chas. Neustedt 20  
Boreuse, J. O'Kelly 20  
L'Automne, Mco. Decourcelle 20  
Dore, Cher Amour, (Boreuse) par G. Ehrman 20  
Dernière Pensée, par Wobor 25  
Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart 25  
Frère de Molse, par Rossini 25  
L'Adieu, par R. Schumann 25  
Le Printemps, (Romance sans paroles) Mon- 40  
deissien 35  
Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq 35

POUR LE BANJO @ 10 CTS

Every boy has a trouble of his own, H. C. Albert  
Black Tulp, F. H. Gruondler

SOHOTTISOHES @ 10 CTS

Ella, F. Livingston  
Manola, Woodlawn  
All around the world, Warren

DUOS @ 10 CTS

Beauties of Paradise, Snow  
Valse Mignonne, do  
Quadrille, do  
See-Saw Waltzes, G. E. Jackson  
Parade March, Josef Low  
Stéphanie, G. E. Jackson  
Caprice Menuet, R. de Vilbac  
Waves of the Ocean Galop, Woodlawn  
Friendly Pastime, Farnor

POLKA @ 10 CTS

Always Gallant, P. Fahrbaeh  
Farwell, T. H. Klein  
Fun of the Roller Skates, F. A. Jowell  
The Little Bell, Hamilton  
Sunny Eyes, F. A. Jowell  
Flourette, L. Gobbarts  
Adrienne, Amanda Kennedy  
Addie, Sampson  
The Sailor Boy, Jowell  
Balla Bocca, Waldteufel  
St. Botolph, N. K. Bacon  
Tulp, H. Lachner

QUICKSTEP @ 10 CTS

Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

Solt Reliance, E. J. Steward

POLKA MAZURKA @ 10 CTS

Palmotto, Ethridge

GALOP @ 10 CTS

Morca, Amanda Kennedy  
Dancing on Our Yacht, Peller  
Galop, E. Andran  
Light Baggage, Pletke  
Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer

WAL  
Cagliostro, Straus  
Vienna Children, Straus  
Bocaccio, Suppe  
Flowers of Spring, R.  
Perl, C. d'Albert  
Estimation, Léon  
Lallah, Amanda Kennedy  
Little Daisy, Richard

FAN

A Str...  
Boas...  
Carnava...  
Chimes of...  
Organ Volu...  
Caprice de G...  
Frammerel, S...  
Holiday Morn...  
Lohengrin...  
Mexican Son...  
Pizzicati fron...  
The Maid fron...  
Candor, Helic...  
Last Rose of S...  
Only in Fun, M...

MARCHES @ 10 CTS

Amazon, Michaels  
Funeral March, T. H. Klein  
Sullivan's Grand March, Bowen  
Strogoff, M. Strogoff  
Wedding, Mendelssohn  
White Elephant, J. W. Wheeler  
Watch on the Rhein, Horman  
Fatinitza, Suppe  
Faule's, do  
Minnehaha, F. A. Jowell  
Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson  
Janson, Amanda Kennedy  
Jumbo, V. D. Dygort  
Jolly Tar, Moul  
Boggar Student, C. Millocker

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

Thou art gone from my gaze, by G. Linley  
The Blue and the Gray, by F. M. Finch  
The Golden Shore, by S. Gaway  
The Robin Redbreast, by Lovey  
The Dot upon the I, by J. Albert Snow  
The Bridge, by Carow  
The North Wind, by Gatty  
The Dream of a Violet, by Roedel  
The Dear Old Farm, by N. B. Sargent  
The Man and the Bee, by C. F. Horn  
The Clang of the Wooden Shoon, by J. L. Molloy  
The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz  
What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper  
When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt  
When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert  
Watchman, tell us of the Night, by Gounod  
You never miss the water till the well runs dry, by Howard  
Annie O' the Banks O' Dee, by S. Glover  
A Summer Shower, by Marziels  
A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana  
By the Blue Sea, by Smack  
Cackle, Cackle, by Bessall  
Come to the Dance, by D. Dutton  
Call me This  
Cuddle Song  
A Christmas  
Coming thro  
Fading, by C. H. G.  
For He's gone and ma  
Good Night, by Cloude  
Good bye, dear love, by  
Home, sweet home, by Bish  
How are you, by J. H. Snow  
Heart Whispers, by Abt  
Home so Blest, by F. Abt  
Har, of the Winds, by Abt  
It never comes again, by F. Stahl  
I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balf  
I wander'd by the Brook side, by James H.  
Jesus, Refuge of My Soul, by Meninger  
Janet's Choice, by Claribel  
Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore  
Land of Rest, by Pinault  
My Mind and Heart, F. Van Beck  
My love beyond the Sea, by Sullivan  
See how it Sparkles, by Lecocq  
Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.  
Swell Song, by H. C. Talbert  
Sing hey, the merry Maiden and the Tar, by Sullivan  
Scenes that are Bright set, by Wallace  
Remember poor Mother at Home, by J. Thorn  
Remember your Mother, by M. Honnessy  
Pity the Poor, by J. J. Sawyer  
Pity Me, by J. T. Patterson  
Out on the Rocks, by Dolby  
Off in the Still Night, by T. Moore  
One of the Finest, by Gus Williams  
Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan  
Other Days, by W. M. Donnelly  
Over the Garden Wall, by Harry Hunter  
Only the Night Wind Sighs Alone, by Sullivan



...AISANT. 4  
N.Y., 19 juin '91.  
...récemment d'être une  
...les méde-  
...de soulage-  
...perdre l'es-  
...nous entendons parler du  
Koenig. En ayant acheté à  
...vous dire que le remède a été  
...3 mois de la vie de son fils.  
...été malade depuis. Veuillez  
...ment dans la condition où il  
...est. C'est notre opinion  
...votre excellent remède.

DANE M. MOLONY.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies  
Nerveuses sera envoyé gratuitement à  
toute adresse, et les malades pauvres  
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rer. Pasteur Koenig,  
de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuelle-  
ment préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Botteille; 6 pour \$5.  
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et  
sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PREMIER ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE,

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, G. Montreal.

CHRIST,

de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

...être publié a un grand retentissement  
...solicite. L'auteur y traite de sujets pleins  
...notre époque. Sa Sainteté Léon XIII a déclaré  
...dogmatique de ce livre est conforme aux enseigne  
...la Théologie.

... DU VOLUME, \$1.25. — PAR LA POSTE, \$1.40

EN VENTE A LA LIBRAIRIE

POIRIER, BESSETTE & CIE, 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

AVIS SPECIAL

**ANNETTE VALSE** Grande réduction de prix.  
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

Liste des numeros parus dans la  
Bibliothèque a Cinq Dents

- La Femme au doigt coupé.
- Le Banquier des Pirates, 1re série.
- L'Archipel en feu, 2e série.
- Tancrède de Rohan.
- Le Petit Vieux des Batignoles.
- L'Épave du Cynthis, 1re série.
- Le Secrétaire de Patrick O'Donoghue.
- La Rose Blanche, 1re série. 12e série.
- Le Dernier des Enfants d'Édouard.
- L'Incendiaire, 12e série.
- Le Pêcheur de Perles, 1re série.
- Les Frères de la Côte, 5e série.
- Les Voleurs de Chevaux, 1re série.
- La Chasse aux brigands, 2e série.
- Le Peau Rouge, 3e série.
- Le Crime de Pierrefite, 1re série.
- La Révélation, 2e série.
- Colomba 1re série.
- La Vengeance Corse, 2e série.
- Le Fou Yegof, 1re série.
- L'Invasion, 2e série.
- Le combat de Falkenstein, 3e série.
- L'Honnête Criminel.
- Le bureau de Poste de St Martin-lez-  
Monts, 1re série.
- Bon sang ne peut mentir, 2e série.
- Valérie, 3e série.
- L'Héritage Fatal, 1re série.
- Le Jettatore, 2e série.
- La Jeune Indienne, 1re série.
- Partie pour le Canada, 2me série.
- Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re  
série.
- La Fille de Margaret, 2e série (série  
Une Évasion à la Guyane, 1re série  
Les millions du Nabab, 2e série  
L'Arme Révélatrice, 3e série  
Le Comte d'Olligny, 4e série  
Le Parricide, 5e série  
Le Diamant Caché, 1e série  
Camille, 2e série  
Le Testament du Commandeur, 3e  
série  
Une Famille Corse (série  
La mort de Pierre Duverney, 1re série  
La Folla, 2e série  
Le Sacrifice de Germaine, 3e série  
La Vengeance, 4e série  
La Justice de Dieu, 5e série  
Ginèvre  
La Chasse à l'Héritage, 1re série  
Le bal Masqué, 2e série  
Les Deux Sœurs, 3e série  
Le Revenant, 1re série  
Tom Sandens, 2e série  
L'Œil de Vichnou, 3e série  
L'homme à l'oreille cassée, 1re série  
Le colonel Fougas, 2e série  
Veuve de Haine,  
1re série, Le Chat du bord  
2e " La Brule-Gueule  
3e " Philopen le Poulpeux  
4e " Chouans et Républicains  
5e " A coups de fusil  
6e " L'Enlèvement de Jean  
7e " Kerne  
8e " La Balanquette  
9e " Le secret de Philopen  
10e " Crochetout  
Le dernier des Trémolin  
Le mangeur de Poudre  
L'Assassinat de Vexillies  
Le crime de la rue St Laurent  
1re partie, Le Meurtre  
2e " La chasse à l'Homme  
3e " L'Expiation  
La mort d'un Forçat,  
1re partie, L'Évasion du Bagno  
2e " Forçats et Gendarmes  
3e " La mort de Rouget  
Le condamné à Mort,  
1re partie, Le Mort Réussité  
2e " L'Échafaud  
Les Écumeurs de Rivières  
1re partie, Les débuts du Bossu  
2e " A la recherche de son  
3e " Père et fils {Père  
Vingt ans à la Bastille  
L'Assassiné Vivant,  
1re partie, Le Crime  
2e " Disparu  
3e " Le Défectif et 1re  
partie de Floréal  
Floréal, 1re partie  
2e partie, Dans les Mines  
3e " La famille Chariot  
Sans Oœur 1re série  
La Voix Maudite, 2me série  
Le Fou, 3me série  
Le Mariage ou l'Échafaud, 1re série  
L'assassin de sa Femme, 2e série  
Le Mari empoisonné, 3e série  
Un misérable fin, 4e série  
Les Jeunes Filles de Paris, 1re série  
Les Mauvaises Langues, 2e série  
Le Secrétaire d'une Mort, 3e série  
Le Coeur et l'Honneur, 1re série  
Ivresse du Coeur, 2e série  
Désespoir et Suicide, 3e série

